

OEUVRES COMPLÈTES  
DE  
**PAUL BOURGET**

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

CRITIQUE

I

ESSAIS  
DE  
PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE



PARIS  
LIBRAIRIE PLON  
E. PLON, NOURRIT ET C<sup>o</sup>. IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
RUE GARANCIÈRE, 10

1899

*Tous droits réservés*

A

**MADAME EDMOND ADAM**

*Reconnaissant hommage  
de l'auteur.*

## TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE .....	IX
AVANT-PROPOS DE 1883 .....	XIII
AVANT-PROPOS DE 1885 .....	XV
I. — CHARLES BAUDELAIRE .....	1
I. L'esprit d'analyse dans l'Amour .....	4
II. Le Pessimisme de Baudelaire .....	8
III. Théorie de la décadence .....	14
APPENDICE A. — Sur l'esprit d'analyse dans l'Amour : — <i>Adolphe</i> .....	21
II. — M. ERNEST RENAN .....	27
I. De la sensibilité de M. Renan .....	30
II. Du Dilettantisme .....	42
III. Du sentiment religieux chez M. Renan .....	52
IV. Le rêve aristocratique de M. Renan .....	64
APPENDICE B. — A propos du <i>Prêtre de Némi</i> .....	73
APPENDICE C. — La correspondance de MM. Renan et Berthelot .....	81
III. — GUSTAVE FLAUBERT .....	95
I. Du Romantisme .....	99
II. Du nihilisme de Gustave Flaubert .....	111
III. Théories d'art .....	120
APPENDICE D. — Théories d'art : — A propos de <i>Par les champs et par les grèves</i> .....	131
APPENDICE E. — Théories d'art : — Les lettres de Flaubert à George Sand .....	139
IV. — M. TAINÉ .....	149
I. La sensibilité philosophique .....	154
II. Le milieu .....	164
III. L'âme humaine et la science .....	174
IV. Théories politiques .....	184
APPENDICE F. — Théories politiques : — M. Taine historien .....	193
APPENDICE G. — Théories politiques : — Un élève de M. Taine .....	202

V. — STENDHAL (HENRI BEYLE).....	209
I. La personne.....	213
II. L'esprit d'analyse dans l'action.....	223
III. Le cosmopolitisme de Beyle.....	233
IV. <i>Le Rouge et le Noir</i> .....	242
APPENDICE H. — La Personne de Stendhal : — L'Enfant.....	251
APPENDICE I. — La Personne de Stendhal : — L'Homme.....	261
VI. — M. ALEXANDRE DUMAS FILS.....	271
I. Le Moraliste.....	274
II. L'Analyse de l'Amour.....	286
III. L'Impuissance d'aimer.....	298
IV. Sources de mysticisme.....	308
APPENDICE J. — Le Moraliste : — A propos de <i>Francillon</i> .....	317
APPENDICE K. — Souvenirs personnels sur Alexandre Dumas.....	321
VII. — M. LECONTE DE LISLE.....	327
I. Du moderne.....	330
II. Science et poésie.....	339
III. Sources de pessimisme.....	350
APPENDICE L. — Science et poésie : — A propos des <i>Trophées</i> .....	361
VIII. — EDMOND ET JULES DE GONCOURT.....	371
I. L'objet d'art et les lettres.....	374
II. Les romans des frères de Goncourt.....	384
III. Questions de style.....	397
APPENDICE M. — Note sur <i>la Faustin</i> .....	409
IX. — IVAN TOURGUÉNIEV.....	415
I. Du cosmopolitisme.....	419
II. L'esthétique de l'observation.....	424
III. Pessimisme et tendresse.....	433
IV. Les femmes de Tourguéniev.....	440
APPENDICE N. — L'esthétique de l'observation : — <i>Sous l'œil des Barbares</i> .....	447
X. — HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL.....	459
I. L'influence germanique.....	463
II. L'esprit d'analyse dans la pensée.....	474
III. La maladie de la volonté.....	482
APPENDICE O. — La maladie de la volonté : — Un contraste.....	491
APPENDICE P. — La maladie de la volonté : — Une guérison.....	497

---

11

M. ERNEST RENAN

## M. ERNEST RENAN

---

M. Ernest Renan a enfin terminé la grande œuvre de sa maturité : l'*Histoire des Origines du Christianisme*. Le livre consacré à Marc-Aurèle a clos cette série d'études religieuses ouverte sur la sublime figure du Juste crucifié. En même temps qu'il poursuivait l'achèvement de cette longue tâche, avec une persévérance infatigable, le maître-écrivain distribuait de ci de là ses idées d'à côté, si l'on peut dire, en une quantité d'articles de journaux ou de revues : essais à l'occasion d'un volume nouveau, dialogues à la manière de Platon, drames philosophiques dans la tradition de Shakespeare (1), lettres à des collègues de l'Institut (2) et à des amis d'Allemagne, menus traités de politique contemporaine. Aucun homme de notre époque n'a exécuté plus complètement le double programme d'une vaste existence intellectuelle : tenir la main à une œuvre d'une longue suite et prêter sa pensée aux accidents de la vie environnante. Un effort aussi complexe peut être considéré sous bien des faces. Un maître de l'exégèse, un des rédacteurs de la *Revue Biblique*, par exemple, ayant pesé la valeur des arguments fournis par l'auteur de *Marc-Aurèle* sur les questions qu'il a traitées, nous présenterait une analyse critique de l'historien. Un naturaliste des esprits, comme M. Taine, démontrerait, à travers les multi-

(1) Cf. appendice B, p. 73, l'analyse d'un de ces drames : *Le prêtre de Némi*.

(2) Cf. appendice C, p. 81, l'étude sur la correspondance de M. Renan avec M. Berthelot.

ples avatars de l'auteur de la *Vie de Jésus*, de la *Réforme intellectuelle* et de *Caliban*, la permanence des deux ou trois facultés maitresses qui commandent à ces fantaisies. Le titre même de ce livre indique le point de vue, moins défini à la fois et plus spécialement psychologique, auquel on voudrait se placer ici. On s'est proposé de marquer en quelques-unes de leurs nuances les exemples de sensibilité que des écrivains célèbres de nos jours offrent à l'imagination des jeunes gens qui cherchent à se connaître eux-mêmes à travers les livres. M. Ernest Renan est un de ces écrivains célèbres. Les hasards de la destinée l'ont conduit à représenter à un haut degré deux ou trois états de l'âme, particuliers à notre XIX<sup>e</sup> siècle finissant. Initiateur d'une séduction d'autant plus troublante qu'elle est moins impérative, à combien d'entre nous n'a-t-il pas révélé d'étranges horizons de leur propre cœur ? Combien l'ont lu qui venaient de lire un poème de Baudelaire et en lui demandant une même sorte d'excitation ?...

## I

## DE LA SENSIBILITÉ DE M. RENAN

Une difficulté se présente pourtant qu'il faut résoudre pour justifier cette étude tout entière. Prise en son ensemble, l'œuvre de M. Renan est une œuvre de science. Or, est-il légitime de considérer une telle œuvre autrement que du point de vue scientifique ? C'est la prétention des savants, que le résultat de leurs travaux demeure comme indépendant de leur personne. Même cette impersonnalité constitue le caractère propre de la connaissance scientifique. Si l'acte de connaître, en effet, consiste à reproduire dans la pensée un groupe lié de phénomènes, connaître scientifiquement c'est reproduire ce groupe avec une correction telle, que n'importe quelle intelligence exacte doive le reproduire de la même façon. L'élément personnel, ou, comme disent les philoso-

phes, subjectif, est donc par définition écarté de l'ordre scientifique. La science est ainsi de tous les temps et de tous les esprits. Elle voit les objets, suivant l'éloquente formule de Spinoza, « sous le caractère d'éternité. » Ce ne saurait être qu'en éliminant ce que la sensibilité apporte avec elle d'arbitraire, de passager, de caduc. Par suite, il semble qu'il y ait quelque naïveté, ou quelque ironie, à rechercher la part de la sensibilité dans les travaux d'un savant, puisque précisément cette part de sensibilité, si elle existe, constitue ce que l'effort de ce savant enferme de contraire à la méthode et de condamné.

L'objection serait irréfutable si les conditions de la connaissance restaient toujours dans un état de simplicité idéale. Cette simplicité se réalise lorsqu'une expérience est proposée par un professeur de physique devant des élèves studieux qui en notent les régulières étapes. Il y a là, d'une part, un groupe de phénomènes très nettement déterminés, des intelligences, d'autre part, très attentivement préparées. Le problème scientifique ne se pose plus ainsi lorsqu'au lieu de l'enseignement d'une découverte analysée, il s'agit d'une recherche à poursuivre. L'objet de la recherche n'apparaît point avec une netteté définie, et l'entendement du chercheur n'est plus comparable à une glace nettoyée de ses poussières. Même le mot d'entendement cesse d'être exact. L'homme n'a pas trop de toutes ses facultés pour cette œuvre de création. Car découvrir, c'est créer. L'imagination entre en branle, partant l'arrière-fond du tempérament dont cette imagination est le raccourci. Un exemple, emprunté aux sciences en apparence les plus impersonnelles qui soient, montre bien comment la diversité des natures se révèle sous l'unité apparente des méthodes. On sait que les mathématiciens se distribuent en deux écoles très distinctes : les analystes et les géomètres. Les premiers s'occupent surtout de symboles abstraits et de formules algébriques ; ils aiment à en suivre les métamorphoses, à en étudier les propriétés indépendamment des problèmes concrets, pour la solution desquels ces symboles pour-

ront être utilisés. S'ils ont à traiter de tels problèmes, ils s'efforcent d'en faire pénétrer la matière dans quelqu'une de leurs formes, et se hâtent d'oublier cette matière pour se livrer à leurs déductions abstraites. Les seconds, au contraire, s'attaquent aux problèmes en eux-mêmes et cherchent à les résoudre directement. S'ils se servent de symboles, ce n'est que pour fixer leur attention. Tandis que les premiers s'étudient à considérer des formes vides de toute matière, les seconds tâchent de ne jamais perdre de vue la matière que les formes représentent. Le psychologue reconnaît dans cette divergence l'effet de deux sortes d'imaginations : l'une qui se représente plutôt des raisonnements que des images concrètes; l'autre, qui fut celle de Bonaparte et qui est celle de tous les joueurs d'échecs, capable de se représenter des portions d'espace et de les voir en leur pleine étendue. Chaque esprit de savant a donc son allure originale, même dans l'ordre des connaissances les plus dégagées de la complexité de la vie. Que sera-ce dans l'ordre des connaissances les plus vivantes et les plus complexes qui se puissent concevoir, j'entends les sciences historiques?

Seul, le fait de se passionner pour cet ordre de connaissances est un indice de préoccupations très particulières, et, à travers les steppes démesurés des siècles morts, le soin que le chercheur a pris de planter sa tente à telle ou telle place, est un second indice où se révèle souvent le plus intime secret d'une âme. Qui ne comprend, par exemple, que l'histoire de Port-Royal devait tenter, vers les trente ans, le poète, fatigué des désordres de ses sens qui avait écrit les *Consolations*, l'Épicurien d'émotions mystiques qui s'était complu dans les analyses de *Volupté*, le dissecteur de consciences qui avait déjà étudié les « cas » des premiers *Portraits*? Ajoutez qu'un sujet d'histoire une fois choisi, la méthode reste à choisir, tant de recherche que d'exposition, choix plus personnel encore et que nul traité de logique ne saurait imposer. C'est ici la fonction de l'art. Ajoutez enfin que, chez l'historien digne de ce nom, tout le travail préparatoire aboutit à une évocation des créatures qui

ont vécu, et que cette évocation se subordonne nécessairement à la sensibilité de l'évocateur. Est-il un ancien soldat, comme Stendhal, inquiété par le problème de la production de l'énergie, et doué du pouvoir de se figurer des états de volition? Il choisira, comme l'auteur des *Chroniques italiennes*, des époques d'énergie à outrance, le xv<sup>e</sup> siècle ou le xvi<sup>e</sup>, et les documents lui serviront à ressusciter les violences propres aux personnages de ces époques. Un Michelet, lui, visionnaire maladif, inquiété par le problème de la production du sentiment et doué du pouvoir de se figurer avec une sympathie divinatoire des tendresses et des douleurs, s'attardera de préférence aux époques d'exaltation enthousiaste et frémissante. Sous la lettre des pièces d'archives, il apercevra les extases et les défaillances, tous les profonds troubles nerveux qui remuaient ses frères de jadis. Nous avons beau colliger des documents avec une patience d'herborisateur, les vérifier, les classer avec un scrupule de botaniste, ces documents, en dernier ressort, servent seulement d'auxiliaires à notre imagination. Ils n'en transforment pas l'essence. Quand des textes authentiques nous ont révélé les faits et gestes d'un personnage ancien ou moderne, il nous reste à pénétrer, par une intuition qui ressemble au travail du poète ou du romancier, dans l'intérieur de l'âme de ce personnage. Il faut qu'une vision surgisse en nous, laquelle ne saurait être d'une autre espèce que les visions qui nous hantent lorsque les noms de nos parents ou de nos amis sont prononcés. Cette vision a ou ses insuffisances et ses exagérations spéciales. Les traits physiques ou les traits moraux y prédominent, s'y effacent, et ces traits physiques ou ces traits moraux éveillent en nous certaines répugnances ou certaines complaisances, quoi que nous en ayons.

Plus personnelle encore sera cette vision, et plus émue, si le sujet choisi enveloppe quelques problèmes essentiels du temps dont nous sommes. On comprend qu'un écrivain se hausse jusqu'à une impartialité relative en traçant le récit des campagnes d'Annibal. Il n'en ira pas ainsi lorsqu'il s'agira de raconter le détail d'une de ces révolutions d'idées qui nous

atteignent au vif de notre existence morale. L'histoire à laquelle M. Renan a voué les efforts de son âge mûr est de celles que nul ne saurait aborder sans y mêler ainsi sa chair et son sang. Quand on est l'enfant d'une mère pieuse qui s'agenouillait sur la pierre des églises aux heures où elle conçut votre âme, quand on a soi-même, durant les années de la jeunesse, aperçu à l'horizon de ses rêveries la colline du Golgotha et les croix dressées, quand on a déraciné de soi la croyance au prix de la lutte la plus tragique et avec la sensation qu'il y allait de la vie éternelle, certes l'histoire de Celui que l'on appela son Rédempteur et son Christ ne saurait être étudiée avec l'indépendance de cœur d'un chimiste considérant un précipité. Osons dire qu'elle ne le doit pas, et que, dans l'analyse des grands bouleversements moraux de l'humanité, l'indifférence impassible est ce qu'il y a de moins intelligent, partant de moins scientifique. Si les médecins distingués nous paraissent souvent de médiocres juges de la vie psychologique, c'est précisément qu'ils jugent cette vie par le dehors et qu'aucune sympathie ne les introduit dans l'intime domaine du sentiment. Le martyrologe ne semblera-t-il point un recueil d'indéchiffrables extravagances au regard de celui qui n'aura jamais éprouvé les nostalgiques délices de la folie de la Croix? Il faut cependant que cette folie soit refroidie pour que l'intelligence et la sensibilité s'équilibrent dans une proportion qui permette la sympathie, mais lucide, et l'analyse, mais tendre. La rencontre est rare et vaut qu'on la signale non point comme une faiblesse, mais comme une force, et ce n'est pas manquer de respect aux efforts érudits de M. Renan que de distinguer dans son œuvre cette part de l'imagination sentimentale, grâce à laquelle il a compris que l'histoire n'est pas, suivant la phrase hardie de Carlyle, « une misérable chose morte, bonne pour être fourrée dans des bouteilles de Leyde et vendue sur des comptoirs. C'est une chose vivante, une chose ineffable et divine... » Cette *Histoire des Origines du Christianisme* est, en effet, un livre d'où la vie déborde et qui laisse voir à la fois toutes les âmes

des martyrs morts et l'âme de l'écrivain qui raconte leur agonie. Elle est semblable à ces cènes de la Renaissance où l'artiste peignait son propre visage parmi ceux qui se pressaient autour du Seigneur. C'est cette âme et ce visage qu'il convient de caractériser, afin de montrer quelles nécessités ont conduit ce savant à représenter si fortement quelques-unes des tendances sentimentales de notre époque.

Je disais que le choix seul d'un sujet d'histoire pouvait être considéré comme l'indice d'une sensibilité entière. Il n'est pas besoin d'une grande habitude de ces sortes de réflexions pour reconnaître, dans les titres mêmes des volumes publiés par M. Renan, la preuve indiscutable qu'une sensibilité toute religieuse a conduit l'écrivain, et que son imagination doit être surtout morale et tournée vers les émotions de la conscience. Quelques pages prises parmi celles où les raisonnements du critique cèdent la place à la rêverie du poète : celle, par exemple, qui ouvre la *Vie de Jésus*, — prélude intime de cette symphonie : — « Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes... » ; celle dans l'*Eau de Jouvence*, qui module le songe de Léolin : « Cœur transverbéré, que tu m'as fait souffrir... » ; celle encore, presque mystique, des *Essais de Morale*, où, à l'occasion des bardes du VI<sup>e</sup> siècle, il est parlé de ces « émanations d'en haut qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent, comme des souvenirs d'un autre monde... » ; — ces pages, dis-je, et combien d'autres, confirment aussitôt cette première hypothèse. Elles révèlent une imagination spéciale, dans laquelle ressuscitent naturellement, non des contours d'objets comme chez Victor Hugo, — non des spasmes de volonté comme chez Stendhal, — non des frémissements nerveux comme chez les frères de Goncourt, — mais bien des sentiments moraux : entendez par là de ceux qui servent à interpréter profondément, sérieusement, les joies et les douleurs, les devoirs et les travaux de chaque jour. Il suffit de se rappeler que M. Renan est Breton, pour reconnaître que cette imagination lui vient de sa race, et il a donné lui-même la formule de sa nature d'esprit lorsqu'il

a tracé, dans son étude sur la *Poésie des races celtiques*, ce portrait doucement idéalisé du Breton, — mais cette idéalisation même n'est-elle pas comme un document de plus? « ... C'est une race timide, réservée, vivant tout en dedans, pesante en apparence, mais sentant profondément, et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse... Cette infinie délicatesse qui caractérise la race celtique, est étroitement liée à son besoin de concentration. Les natures peu expansives sont presque toujours celles qui sentent avec le plus de profondeur, car plus le sentiment est profond, moins il tend à s'exprimer. De là cette charmante pudeur, ce quelque chose de voilé, de sobre, d'exquis, à égale distance de la rhétorique du sentiment trop familière aux races latines, et de la naïveté réfléchie de l'Allemand... La réserve apparente des peuples celtiques, qu'on prend pour de la froideur, tient à cette timidité intérieure qui leur fait croire qu'un sentiment perd la moitié de sa valeur quand il est exprimé et que le cœur ne doit avoir de spectateur que lui-même. » Faut-il attribuer ces prédispositions de l'âme celtique à l'héréditaire influence d'un climat mélancolique et qui multiplie autour de l'homme les impressions vagues et ensorcelantes?... Le paysage de pierres et de landes développe ses étendues mornes. La mer à l'horizon crisse ses ondes démesurées où l'immense désolation du ciel gris s'infiltré, nuage à nuage. C'est bien ici le Finistère, — le terme du monde, — l'extrême déferlement de la marée de peuples que les invasions poussent de l'Est à l'Ouest, durant des siècles et des siècles. Quoi d'étonnant que l'homme de ces rochers, de ces landes, de cet Océan ait peu à peu diminué en lui l'existence extérieure pour ramasser ses forces vives autour du problème de sa destinée? Et une fleur de songe a grandi, mystérieuse comme cet Océan, triste comme ces landes, solitaire comme ces rochers. En parcourant les livres de M. Renan, vous rencontrerez plus d'un pétale de cette fleur, pris entre les feuillets et parfumant de sa fine senteur les sèches dissertations de l'exégèse ou les douteux arguments de la métaphysique.

L'imagination d'un écrivain se manifeste plus particulièrement par son style. A examiner de près celui de M. Renan, et par le menu, une preuve nouvelle s'ajoute à l'induction que l'effet d'ensemble nous avait suggérée. Ce style est d'une qualité unique aujourd'hui, et très rare dans toute l'histoire de notre littérature. Un mot significatif fut prononcé à son endroit par un des disciples de Gustave Flaubert, un jour que nous discussions ensemble sur la rhétorique de la prose contemporaine. Nous avions démonté la phrase de tous les manieurs du verbe qui ont quelque crédit dans l'opinion des lettrés. Nous vinmes à prononcer le nom de M. Renan. « Ah! la phrase de celui-là, » s'écria-t-il découragé, « ne voit pas comment c'est fait... » C'était la traduction, en langue vulgaire, de l'étonnement que procure cette langue, délicate jusqu'à la sveltesse et presque immatérielle de spiritualité, au regard des lecteurs de nos stylistes pittoresques. Presque jamais les métaphores ne se précisent, et jamais l'écrivain n'essaye de rivaliser de « rendu » avec la peinture ou la sculpture. S'il dessine un paysage, c'est d'un trait mince et qui dégage un caractère moral dont les couleurs et les lignes sont le transparent symbole. La période, un peu lente, mais souple, est adaptée au rythme de la parole intérieure qui sort du fond d'une conscience ramenée sur elle-même et se racontant son rêve. Les formules d'atténuation abondent, attestant, avec une certaine incapacité d'affirmer, un souci méticuleux de la nuance. L'harmonie semble ne pas résider dans les rencontres des syllabes, mais venir d'au delà, comme si la matérialité de sons servait à transposer quelque mélodie idéale, plutôt pressentie qu'entendue. Il n'y a pas plus de préceptes pour écrire ainsi qu'il n'y a de préceptes pour avoir de l'âme, — au vieux sens, un peu naïf, mais si juste, de cette expression. « Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés de la conscience, ces réminiscences poétiques, où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on

pût dire si c'est d'amertume ou de douceur... » Qui parle ainsi? M. Renan. Et de qui donc? Des poètes de sa race, et, sans le vouloir, de sa prose à lui, de cette prose qui emprunte le secret de son sortilège à un pouvoir de vision morale, incomparable et porté à son excès par un atavisme inexplicable.

Cette imagination de la vie morale se révèle encore, non pas davantage, — car le style est le révélateur le plus complet des facultés maîtresses d'un écrivain, — mais d'une façon plus consciente, dans les jugements que M. Renan porte sur les hommes. C'est ici qu'il y aurait lieu de constater la loi secrète qui rattache le genre de talent d'un historien à l'essence même de la sensibilité. Si M. Renan se représente un personnage de l'histoire ancienne ou moderne, il aperçoit, par delà les documents écrits ou recueillis sur place, les états de la sensibilité morale de ce personnage. Par un effort, il verra un trait physique : l'émeraude verte encastrée dans l'orbite de Néron, les boucles serrées de sa chevelure, et tout de suite il écartera ce détail extérieur pour saisir le défaut moral dont ce détail est le signe tangible. Ce sera, pour l'empereur romain, la curiosité du mauvais artiste, l'affectation du cabotin pourpré. A l'endroit des contemporains, M. Renan procède pareillement par interrogations sur la valeur de leur vie morale. Tout lui est matière à cette analyse : une chanson de Béranger comme un ouvrage de M. Guizot, et il lui a fallu un séjour prolongé à Paris pour comprendre qu'on pût se désintéresser des problèmes de la vie sérieuse. Il ne définirait certes plus maintenant la gaieté comme il faisait autrefois : « Un singulier oubli de la destinée humaine et de ses conditions. » Mais j'imagine que maintenant encore il ne l'admet qu'à titre d'ironie, comme une défense ou comme une vengeance, quand le contraste entre nos besoins idéaux et la trivialité du monde nous accable. S'il veut donner un conseil pour le relèvement du pays, ce conseil porte sur la nécessité de réformer la vie « intellectuelle et morale de la France. » S'il juge la Révolution, il la condamne pour ce qu'elle a détruit dans le domaine de la moralité nationale. Tout au long de son

œuvre, articles de journaux ou récits d'histoire religieuse, ce même esprit circule, attestant une constance de préoccupation qui gagne le lecteur. L'idéalisme, chez M. Renan, n'est pas le résultat d'un raisonnement, c'en est le principe. Ce n'est pas un effet, c'est une cause. Le drame de l'univers est à ses yeux l'épopée, tour à tour triomphante ou désespérée, de la Science et de la Vertu. Se propose-t-il de faire connaître quelque confrère qu'il a aimé, un Eugène Burnouf ou un Étienne Quatremère, ce n'est pas même la portée scientifique de la méthode qui lui semble importante, c'est le caractère personnel du savant. Ces chercheurs se disaient dans la solitude de leur conscience une parole de sincérité où se résu-mait leur sens profond de la destinée. Cette parole une fois entendue, vous aurez le secret de leur énergie ou de leur faiblesse. M. Renan, lui, essaie de l'écouter et de la noter avec une fidélité scrupuleuse, dans laquelle le don de l'imagination héréditaire apparaît de nouveau, comme il est apparu dans le style délicat de ses divers ouvrages, dans la teinte doucement nuancée de leur ensemble, dans le choix très élevé de leurs sujets. Et je ne crois pas m'aventurer beaucoup en disant que si M. Renan fût demeuré dans sa ville natale, et s'il eût écrit en langue bretonne, tout naturellement il eût composé des bardits dans la tradition de ces poètes celtiques dont il a dit que personne ne les égala « pour les sons pénétrants qui vont au cœur ».

La destinée en décida autrement. Le petit Breton de Tréguier vint à Paris. Dans quelles circonstances? Ses *Souvenirs* l'ont raconté avec une précision de détails qui fournira la plus complète matière à ses biographes. Il connut la pensée allemande. C'est la seconde influence et qui décida de l'entier développement du germe primitif. Qu'on se représente, pour mesurer la portée de cette influence, la grandeur intellectuelle de cette Allemagne d'avant l'hégémonie prussienne, et comme elle étagait sur l'horizon des forêts d'idées, plus fatidiques et plus épaisses que les masses du Harz ou de la Thuringe. En regard de la mesquine philosophie de la France

d'alors, foisonnaient les systèmes issus du Kantisme, tous gigantesques et rappelant par l'audace de leur interprétation de l'univers les magnificences des hypothèses de l'antique Ionie. Chez nous, pauvrement, et chétivement, le catholicisme, lié par la dure chaîne du Concordat, avec ses prêtres fonctionnaires, son incapacité de posséder, ses difficultés d'enseigner, luttait pour la vie dans la presse et à la tribune, sans pouvoir déployer ses fécondes énergies dans le domaine intellectuel. Au delà du Rhin, la pensée religieuse, au contraire, se donnait un plein essor. L'exégèse multipliait les points de vue vrais ou faux, s'essayait à renouveler l'interprétation de l'Écriture, et c'était un rajeunissement des disputes théologiques à faire se relever de leurs tombeaux les illustres docteurs du moyen âge, le Séraphique et l'Invincible, l'Angélique et l'Illuminé. Les Hautes Études agonisaient parmi nous, et nos Facultés ne recrutaient leurs auditeurs qu'à la condition d'énerver leur enseignement jusqu'à en faire une distraction utile à l'usage des gens du monde. En Allemagne, les Universités rivalisaient de zèle pour hausser le niveau de leur initiation supérieure. Les savants entassaient mémoires sur mémoires. Le débordement de leurs inventions étonnait l'Europe. S'il est une vérité bonne à méditer, c'est que nous avons présumé à nos désastres de 1870 par l'infériorité de notre effort intellectuel. Il était nécessaire qu'un esprit, assoiffé d'idées comme a dû l'être celui de M. Renan aux environs de ses vingt-cinq ans, fût enivré par la liqueur que l'Allemagne d'alors lui offrait à pleine coupe. Si cette Allemagne avait des défauts, le jeune homme ne pouvait pas les voir. Il pardonnait au pédantisme, parce qu'il y trouvait une preuve de plus de la conscience des recherches, comme il pardonnait à l'excès des symbolismes, voire des sophismes, parce qu'il y trouvait une preuve de la puissance Idéaliste. Il se mit donc à repenser pour son propre compte quelques-unes des doctrines essentielles d'au delà du Rhin.

Presque toutes ces doctrines, ainsi que l'a montré M. Taine dans son étude sur Carlyle, sont des applications diverses

d'un seul principe : l'unité absolue de l'Univers. C'est le thème antique des panthéistes grecs et de Spinoza, mais rajeuni et comme vivifié par la notion du « devenir ». Tout phénomène fait partie d'un groupe : donc, pour comprendre ce phénomène, c'est ce groupe qu'il faut reconstruire par la pensée. Le groupe lui-même se rattache à un autre groupe, lequel se rattache à un troisième et indéfiniment, en sorte que rien n'est isolé dans l'univers, et que nous devons concevoir la nature comme constituée par un étagement indéfini des phénomènes. Mais incessamment aussi ces phénomènes s'écroulent, et incessamment une inexplicable force située au cœur du monde les renouvelle, qui manifeste sa puissance par un éternel développement de ces phénomènes caducs. J'ai parlé des applications diverses de ce principe. Elles ont été innombrables. La plus inattendue est celle qui a conduit les théologiens à considérer les religions comme des phénomènes analogues aux autres, quoique d'un ordre spécial, et déterminés dans leur apparition, leur efflorescence et leur décadence, par des conditions très précises de germe et de milieu. Et comme la philologie s'est jointe à ce concept philosophique pour le soutenir avec une rigueur précieuse, toute une nouvelle critique est née dont l'œuvre s'accomplit encore devant nos yeux. M. Renan est un des maîtres de cette critique et il a été un des adeptes de cette philosophie ; seulement, la vigueur de l'instinct primitif était trop forte. Il n'a rien perdu à cette éducation germanique de ce que sa sensibilité bretonne enveloppait de délicatement tendre. Un talent est une créature vivante. Peut-être sa naissance suppose-t-elle un élément mâle et un élément femelle. L'imagination celtique serait, dans ce cas-là, le principe féminin qui, fécondé par le génie allemand, aurait donné naissance au talent de l'auteur de la *Vie de Jésus*. Mais, comme toujours, c'est du côté maternel que sa grâce est venue à l'enfant.

Une rencontre d'éléments si contraires ne s'accomplit point sans que des complications psychologiques en résultent. J'en distingue ici trois principales. Parce qu'il s'est trouvé de

bonne heure jeté dans les chemins d'une critique infiniment multiple et que, d'autre part, il a tout goûté de ce qu'il a compris, M. Renan est devenu un dilettante. Parce que les premières années de sa vie chrétienne avaient eu pour lui trop de douceur, il est demeuré religieux à travers les négations de son exégèse. Parce qu'au sentiment inné de la supériorité de sa race s'est ajouté le sentiment d'une supériorité indiscutable de vie intellectuelle, il est devenu ce que, faute d'un meilleur mot, j'appellerai : aristocrate, me réservant d'expliquer plus exactement ce terme sans nuances. Ce ne sont point là des états très exceptionnels, et les circonstances qui les ont produits ont des analogues autour de nous. Il y a donc un intérêt général à étudier d'une façon plus approfondie ces trois formes de la pensée de M. Renan.

## II

## DU DILETTANTISME

Il est plus aisé d'entendre le sens du mot *dilettantisme* que de le définir avec précision. C'est beaucoup moins une doctrine qu'une disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune. Il est certain que les manières de goûter le bonheur sont très variées, — suivant les époques, les climats, les âges, les tempéraments, suivant les jours même et suivant les heures. D'ordinaire, un homme parvenu à la pleine possession de lui-même a fait son choix, et, par une intolérance bien logique, il désapprouve le choix des autres ou du moins le comprend à peine. Il est difficile, en effet, de sortir de soi et de se représenter une façon d'exister très différente; plus difficile encore de dépasser cette représentation et de revêtir soi-même, si l'on peut dire, cette façon d'exister, ne fût-ce que durant quelques

minutes. La sympathie n'y suffirait pas, il y faut un scepticisme, raffiné à la fois et systématique, avec un art de transformer ce scepticisme en instrument de jouissance. Le dilettantisme devient alors une science délicate de la métamorphose intellectuelle et sentimentale. Quelques hommes supérieurs en ont donné d'illustres exemples, mais la souplesse même dont ils ont fait preuve a empreint leur gloire d'un je ne sais quoi de trouble et d'inquiétant. Il semble que l'humanité répugne profondément au dilettantisme tel que nous essayons d'en indiquer ici les changeants avatars, sans doute parce que l'humanité comprend d'instinct qu'elle vit de l'affirmation et qu'elle mourrait de l'incertitude. Parmi les dilettantes fameux dont elle a subi ainsi la renommée en la marquant d'une défaveur visible, nous pouvons ranger ce mystérieux Alcibiade, qui se complut à tenir des rôles si divers, et ce déconcertant César, qui incarna en lui tant de personnages. Nous imaginons volontiers que le dilettantisme fut pareillement l'état favori de certains grands analystes de la Renaissance, dont Léonard de Vinci, avec ses aptitudes universelles, la complexité inachevée de son œuvre, son rêve incertain de la beauté, demeure le type énigmatique et ensorceleur. Montaigne aussi, et son élève Shakespeare, semblent avoir pratiqué cet art singulier d'exploiter leurs incertitudes d'intelligence au profit des caprices de leur imagination. Mais la sève créatrice coule encore à flots trop chargés d'énergie dans les veines de ces enfants des siècles d'action. Sur le tard seulement de la vie des races et quand l'extrême civilisation a peu à peu aboli la faculté de créer, pour y substituer celle de comprendre, le dilettantisme révèle sa poésie, dont le plus moderne des anciens, Virgile, aurait eu comme un pressentiment, s'il a vraiment laissé tomber cette parole que le scoliaste nous a transmise : « On se lasse de tout, excepté de comprendre... »

Aucun des écrivains de notre époque n'a connu cette poésie au même degré que M. Renan. Aucun n'a professé, avec une élégance accomplie de patricien, des idées au-dessus des pré-

jugés comme en dehors des lois ordinaires, et la théorie du détachement sympathique à l'égard des objets de la passion humaine. La critique s'est lassée à le suivre dans les inconsistances de sa fantaisie mobile et à relever les contradictions où il s'est complu; car le propre du dilettantisme est de corriger toute affirmation par d'habiles nuances qui préparent le passage à quelque affirmation différente. Certaines phrases de M. Renan sont devenues célèbres, à cause du scandale qu'elles ont causé parmi les orthodoxes de tous les partis; celle, par exemple, où il écrit : « ... Dieu, Providence, Immortalité, autant de bons vieux mots, un peu lourds peut-être, que la philosophie interprétera dans un sens de plus en plus raffiné... », celle encore où, parlant de la mort mystérieuse de l'apôtre saint Paul, il s'écrie : « Nous aimerions à rêver Paul sceptique, naufragé, abandonné, trahi par les siens, seul, atteint du désenchantement de la vieillesse. Il nous plairait que les écailles lui fussent tombées des yeux une seconde fois, et notre incrédulité douce aurait sa petite revanche si le plus dogmatique des hommes était mort triste, désespéré (disons mieux, tranquille), sur quelque rivage ou quelque route de l'Espagne, en disant, lui aussi : *Ergò erravi...* » Reconnaissez-vous à ce : « Disons mieux, tranquille », la sérénité railleuse du contemplateur désabusé, qui estime qu'une âme n'est vraiment délivrée de l'universelle illusion qu'à la condition d'en avoir suivi tous les méandres? « A notre âge, » répond le Prospero de l'*Eau de Jouvence* à Gotescalc qui lui parle de moraliser les masses, « peut-on dire de pareils enfantillages? Si nous ne sommes pas blasés, quand le serons-nous, mon cher? Comment n'as-tu pas vu encore la vanité de tout cela? Tous les trois nous avons mené une jeunesse sage, car nous avons une œuvre à faire. En conscience, voyant le peu que cela rapporte, pouvons-nous conseiller aux autres qui n'ont pas d'œuvre à faire, les mêmes maximes de vie?... » Apercevez-vous comme le dilettante passe subitement d'un pôle à l'autre de la vie humaine, et vous expliquez-vous que cette facilité à tout admettre des contradictions de l'univers

ait conduit celui-ci à porter sur Néron, « ce pauvre jeune homme », ainsi qu'il l'appelle, ce jugement d'une indulgence à demi railleuse : « Applaudissons. Le drame est complet. Une seule fois, Nature aux mille visages, tu as su trouver un acteur digne d'un pareil rôle... » ? Elle a mille visages, en effet, cette Nature, et le rêve du dilettante serait d'avoir une âme à mille facettes pour réfléchir tous ces visages de l'insaisissable Isis. « Il manquerait quelque chose à la fête de l'univers », écrit M. Renan à l'occasion de l'exquis et dangereux Pétrone, « si le monde n'était peuplé que de fanatiques iconoclastes et de lourdauds vertueux. » Étrange Protée, semble-t-il, et cruellement moqueur, qui, après avoir trouvé dans sa volupté d'artiste cette indulgence pour les coupables, rencontre dans sa conscience de philosophe cette sévérité pour les martyrs : « Des misérables, honnis de tous les gens comme il faut, sont devenus des saints. Il ne serait pas bon que les démentis de cette sorte fussent fréquents. Le salut de la société veut que ses sentences ne soient pas souvent réformées. »

Ces phrases donc, — et combien d'autres que les nombreux lecteurs de M. Renan rencontrent quasi à chaque page, — ont fait accuser l'écrivain, tantôt de paradoxe et de mystification, tantôt de pyrrhonisme. Les deux premiers de ces griefs ne tiennent pas debout lorsqu'il s'agit d'un travailleur de la taille de M. Renan. Une légère teinte d'ironie demeure, il est vrai, répandue sur son œuvre et a pu tromper ceux qui ne démêlent pas ce que cette ironie a, comme le dit un des personnages des *Dialogues*, d'essentiellement philosophique. Le pyrrhonisme, au sens usuel du mot, n'est pas davantage le cas de M. Renan : il n'est pas plus négatif dans le tour général de son intelligence qu'il n'est sophistique dans le détail de ses raisonnements. L'auteur des *Dialogues* n'est pas un homme qui arrive au doute par impossibilité d'êtreindre une certitude. C'est bien plutôt qu'il est tenté d'admettre trop de certitudes. S'il est pyrrhonien, c'est par impuissance à exclure une façon de penser contraire à celle qui lui paraît actuellement vraie. La légitimité de beaucoup de points de vue contradictoires l'ob-

sède au moment de se mettre à son point de vue propre, et cette obsession l'empêche de prendre cette position de combat qui nous paraît la seule manière d'affirmer la vérité, à nous, les disciples du dogmatisme plus simple d'autrefois. Mais c'est précisément ce qui fait du dilettantisme ainsi interprété une sorte de dialectique d'un genre nouveau, grâce à laquelle l'intelligence participe à l'infinie fécondité des choses. L'excès de la production des phénomènes brise nos systèmes comme des moules trop étroits. Le dilettante philosophe considère tous ces systèmes successivement avec une curiosité à la fois dédaigneuse — car elle procède du sentiment de l'impuissance des doctrines — et sympathique, puisqu'il s'y mêle, avec l'idée que ces doctrines ont été sincères, la conviction qu'elles ont été vraies dans de certaines circonstances et pour de certaines têtes? Il se dit qu'il n'y a pas que la vérité géométrique dans ce monde, et que même c'est une marque à peu près assurée d'erreur sur les choses de la vie morale, que d'aboutir à un jugement à propos d'elles dont le caractère absolu ne réserve pas sa place à un jugement, sinon tout à fait contraire, au moins différent.

Il est indiscutable qu'une pareille disposition d'esprit n'est point ce que l'on est convenu d'appeler naturelle, en ce sens qu'elle a été jusqu'ici l'apanage d'un petit nombre de personnes d'exception. J'ai essayé de montrer à propos de Baudelaire(1) qu'il faut se méfier du mirage de ce mot « naturel », lorsqu'il s'agit des nuances de la sensibilité. Outre qu'il sert de masque, le plus souvent, aux inintelligences des ignorants ou aux hostilités des gens vulgaires, il a le malheur de ne pas envelopper de signification précise au regard du philosophe. Il est impossible, en effet, de concevoir un phénomène qui ne soit déterminé par des conditions attenantes à l'ensemble de l'univers, — partant naturel. Traduisons donc le terme comme nous l'avons fait à propos du poète des *Fleurs du Mal* par deux des idées qu'il représente, et disons que le

(1) Cf. même volume, pp. 8 et suivantes.

dilettantisme est une disposition d'esprit assurément rare et peut-être dangereuse; mais n'en est-il pas des dangers sociaux comme de la fièvre qui consume le sang d'un malade? Avant d'être une cause, cette fièvre est un effet. Elle manifeste certaines modifications organiques qui l'ont produite, avant de déterminer d'autres modifications, qui détruiront ou amoindriront l'équilibre de la vie générale. Pareillement le dilettantisme est un produit logique de notre société contemporaine. Avant d'agir sur elle, il résulte d'elle. Ce n'est pas en situant sa pensée hors de notre milieu que M. Renan, pour continuer à le prendre comme exemple, s'est avancé si loin dans la voie où d'autres le suivent et le suivront. Il est aisé d'apercevoir quelles conditions très générales ont amené cet effet très particulier. Une des lois de notre époque n'est-elle pas le mélange le plus chaotique des idées, le conflit dans nos cerveaux, à tous, des rêves de l'univers élaborés par les diverses races? Qu'a fait d'autre M. Renan que de servir de théâtre à un de ces mélanges et de raconter, avec une sincérité que nul n'a le droit de suspecter, l'issue particulière d'un de ces conflits? Doué par l'hérédité native d'un sentiment profond de la vie religieuse et morale, il s'est engagé, à la suite de savants qui ont été ses maîtres en exégèse, dans l'étude des diverses solutions données par l'humanité aux problèmes de la recherche religieuse et de l'inquiétude morale. Il a pu ainsi agenouiller son imagination devant plusieurs autels, respirer l'arôme de bien des encens, répéter les prières de plusieurs liturgies, et participer à la ferveur de plusieurs cultes. La sensibilité de ses ancêtres l'a suivi à travers ce pèlerinage et lui a permis de dégager l'esprit des dogmes par dessous la lettre des formules, mieux encore, d'en goûter la douceur consolatrice. Il est revenu de cette enquête, prolongée de l'Alexandrinisme à l'Islam et d'Averrhoës à Luther, persuadé qu'une âme de vérité se dissimule sous les symboles parfois trop grossiers, parfois trop subtils, et qu'à décréter la dictature d'un de ces symboles on méconnaît l'âme respectable de tous les autres. En même temps qu'il pénétrait ainsi le sens mystérieux des

théologies les plus opposées, il étudiait cinq ou six littératures, autant de philosophies, toutes sortes de mœurs et de coutumes; car la critique de nos jours, qui conclut à la dépendance des manifestations d'une époque, nous oblige à les connaître toutes pour nous en expliquer une seule. Une telle éducation de l'intelligence justifie-t-elle suffisamment le dilettantisme auquel M. Renan s'est trouvé conduit? Allons plus loin et disons que si ce dilettantisme atteste chez l'écrivain une certaine faiblesse, il témoigne d'une sensibilité vivace que la multitude des contemplations n'a pu lasser et qui continue à vibrer d'accord avec toutes les belles et nobles âmes, en même temps qu'il révèle un trésor de sincérité. N'en faut-il pas beaucoup, en effet, pour affronter du même coup les anathèmes des croyants, qui reprochent au dilettante de ne pas prendre parti en leur faveur, et les affronts des incroyants, — ces croyants à rebours, — qui ne lui pardonnent pas son indulgence, ou mieux sa piété, pour ce qu'ils appellent les chimères des superstitions?...

M. Renan est la frappante preuve qu'en portant à leur plus haut degré ses sentiments les plus intimes, on devient le chef de file d'un grand nombre d'autres hommes. Pour acquérir une valeur typique, il faut être le plus individuel qu'il est possible. M. Renan a constaté son dilettantisme, et il s'y est complu. Par cela seul, il s'est distingué du reste des érudits. Homme de livres et de bibliothèque, il est entré du coup au centre même de son époque, et il en a représenté un des côtés les plus neufs. Il s'est trouvé que cet historien des événements lointains était aussi l'un des plus actuels d'entre nous, l'un de ceux qui, par suite, nous passent le plus près du cœur. Au même titre que les modernistes les plus dédaigneux du passé, ce chercheur de textes est un enfant du siècle. Musset ne représentait pas plus exactement les passions nouvelles de sa génération que M. Renan n'aura représenté quelques-unes des plus essentielles parmi les façons de penser et de sentir des jeunes hommes de 1880. Pour mieux saisir comment le dilettantisme dont il a donné un si étonnant

exemplaire et formulé une si complète apologie est en effet la tentation constante de cette époque et à quel point elle porte ce péché dans le sang, considérez les mœurs et la société, l'ameublement et la conversation. Tout ici n'est-il pas multiple? Tout ne vous invite-t-il pas à faire de votre âme une mosaïque de sensations compliquées? N'est-ce pas un conseil de dilettantisme qui semble sortir des moindres recoins d'un de ces salons encombrés où même l'élégance de la femme à la mode se fait érudite et composite?... Il est cinq heures. La lumière des lampes, filtrée à travers les globes bleuâtres ou rosés, teinte à peine les étoffes qui luisent doucement en nuances volontairement effacées, comme s'il y avait dans la couleur trop vive une brutalité d'affirmation. Cette soie brodée qui garnit les coussins fut jadis la soie d'une étoile; elle assistait aux répons des messes pieuses dans le recueillement des cathédrales, avant qu'un caprice de la vogue n'en vêtît ces témoins muets des coquetteries et des confidences. Cette autre soie arrive du Japon. Les fils d'or roux y dessinent un paysage où éclate la fantaisie étrange des rêves de l'extrême Orient. Les tableaux des murs sont des maîtres les plus étrangers les uns aux autres par la facture et par l'idéal. Une fine et lumineuse Venise de Fromentin voisine avec un âpre et dur paysan de François Millet. Le peintre des fêtes du luxe parisien, J. de Nittis, a fait papilloter sur cette toile les couleurs des vestes des jockeys. C'est une scène de courses qu'il évoque, avec le vent frais de la pelouse, avec le peuple agité des bookmakers et des parieurs, avec le joli frissonnement de la lumière d'un printemps de banlieue sur tous les visages. Une aquarelle de Gustave Moreau, posée sur un piano, représente la Galatée antique. Si frêle et si jeune, abandonnant son corps d'ivoire sur un lit d'algues merveilleuses, la nymphe repose dans la fraîcheur de sa grotte. Le Polyphème monstrueux, accoudé à l'entrée, contemple avec une infinie mélancolie la créature de songe, tissée d'une chair presque immatérielle, quand il est pétri, lui, de l'épais limon, si menue et suave, quand il est, lui, le géant des forges sou-

terraines. Et l'œil de son front s'ouvre étrangement et les paupières de Galatée s'abaissent ingénument... — caprice délicieux de l'artiste de ce temps-ci le plus pareil à Shelley, à Henri Heine, à Edgar Poë (1) par sa vision d'une beauté qui fait presque mal, tant elle vous ravit le cœur! Un portrait peint par Bonnat, dans une manière solide comme la science et précise comme la réalité, domine cette aquarelle; et de ci, de là, c'est sous les vitrines, c'est sur les tables, c'est sur les étagères, une profusion de bibelots exotiques ou anciens : laques de Yédo ou bronzes de la Renaissance, orfèvrerie du XVIII<sup>e</sup> siècle ou flambeaux d'un autre âge. Est-ce que ce salon n'est pas un musée, et qu'est-ce qu'un musée, sinon une école tout établie pour l'esprit critique? Cet esprit, d'ailleurs, a formé ce cadre à l'image de la compagnie qui s'y rencontre et qui peut reconnaître sa complexité personnelle dans la complexité de son ameublement. Les conversations se croisent, entremêlant les souvenirs des lectures les plus disparates et des voyages les plus éloignés. De quinze personnes, il n'en est pas deux qui aient les mêmes opinions sur la littérature, sur la politique, sur la religion. Il n'est qu'une foi commune, celle des usages. Mais si vous allez au delà, les divergences apparaissent, permettant parfois aux curieux de se procurer, dans les huit mètres carrés de ce salon, les sensations de quinze personnalités étonnamment différentes. Autrefois une même Société, comme on disait, avait un fonds de conceptions analogues sur les chapitres essentiels de la vie. Comment en serait-il ainsi, aujourd'hui que le flot démocratique a monté, que trente volte-faces, en politique, en littérature, en religion, de la pensée générale, ont jeté dans le courant des esprits toutes sortes de formules de gouvernement, d'esthétique et de croyance? Joignez à cela le formidable afflux des étrangers qui se sont rués sur Paris comme en un caravansérail où la sensation d'exister revêt mille formes piquantes et variées. Cette ville est le microcosme de notre

(1) Comparez de Shelley la *Plante sensitive*, de Henri Heine les poèmes de la *Mer du Nord*, d'Edgard Poë l'épigramme *To Helen*, *Ligeia*, *Eléonora*.

civilisation. Elle a elle-même sa réduction dans les grandes ventes de l'hôtel Drouot, où tout le bric-à-brac du confort et de l'art vient s'entasser. Dites maintenant s'il est possible de se conserver une unité de sentiments dans cette atmosphère chargée d'électricités contraires, où les renseignements multiples et circonstanciés voltigent comme une population d'invisibles atomes? Respirer à Paris, c'est boire ces atomes, c'est devenir critique, c'est faire son éducation de dilettante.

Certes beaucoup résistent, mais qui doivent se hausser par réaction jusqu'au fanatisme. C'est ainsi que nulle part vous ne rencontrerez plus qu'à Paris de ces esprits tyranniques, qui s'hypnotisent dans un seul parti pris, et que possède, suivant la forte définition d'un essayiste, « une horrible manie de certitude. » On est obligé d'affirmer trop pour affirmer quelque chose. La bonne foi y perd, et la bonne foi est après tout le lien le plus absolument nécessaire du pacte social. Combien est préférable la sincérité d'un Renan qui se résigne à subir les conséquences de sa pensée, et se reconnaissant incapable de résoudre par une seule formule le grand problème de la destinée, accepte la légitimité de solutions diverses! Les docteurs en santé sociale objectent que cette absence de parti pris aboutit à une anémie de la conscience morale d'un pays. Tout se solde ici-bas, et il est probable que le dilettantisme, comme les diverses supériorités, ne saurait éviter le paiement de sa rançon. Cette rançon, certes, serait terrible si à l'incapacité d'affirmer correspondait l'incapacité de vouloir. La psychologie la plus moderne tend à démontrer, en effet, que la volition n'est qu'un cas de l'intelligence, et, dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, le langage aurait devancé la science en attachant un certain discrédit de moralité au terme de « sceptique ». Il faudrait donc admettre que l'extrême intelligence répugne aux conditions imposées à l'action. Ainsi se trouverait vérifiée la thèse des pessimistes allemands, qui nous montrent la conscience comme le terme suprême et destructif où s'achemine l'évolution de la vie. Je crois entendre M. Renan répondre : « Pourquoi non? Trompés par le malin

génie de la nature, nous nous efforçons vers la mort en croyant nous efforcer vers le progrès. Quand bien même cette mélancolique hypothèse serait exacte, n'est-il pas enfantin de souhaiter un arrêt de l'inévitable évolution? Le mieux est de nous soumettre, à l'esprit, bon ou mauvais, de l'Univers, et, si nous devons trouver le vide au fond de cette coupe de la civilisation à laquelle tous les siècles ont bu, de répéter avec Prospero : C'est l'essence d'une coupe d'être épuisable... »

## III

## DU SENTIMENT RELIGIEUX CHEZ M. RENAN

Dilettante, comme je viens de le décrire, par éducation, par milieu et par théorie, il était à craindre que M. Renan ne brisât sa belle intelligence contre l'écueil ordinaire du dilettantisme, qui est la frivolité. Qu'il ait aperçu cet écueil et que par un jeu de logique il en ait ressenti la nostalgie périlleuse, cela est visible à des phrases singulières où le savant philologue professe une admiration à demi jalouse pour ceux qui ont pris le monde comme un rêve amusé d'une heure. « L'élégance de la vie a sa maîtrise, » dit-il à propos de ce même Pétrone, et, à propos des Gavroches du Paris faubourien : « Je l'avoue, je me sens humilié qu'il m'ait fallu cinq ou six ans de recherches ardentes, l'hébreu, les langues sémitiques, Gesenius, Ewald et la critique allemande, pour arriver juste au résultat que ces petits drôles atteignent tout d'abord et comme du premier bond. » L'auteur de la *Vie de Jésus* a toutefois été préservé de ce que le dilettantisme exagéré introduit dans l'esprit de légèreté superficielle, par la permanence en lui non seulement de la sensibilité, mais encore de l'idée religieuse. L'opinion, en France, a pu être égarée par les tempétueuses discussions qu'à soulevées la *Vie de Jésus*, et croire que l'écrivain continuait le travail destructeur des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, elle revient sur cette erreur qui

prouve une regrettable inexpérience critique et un trop faible souci de la nuance. Des nations étrangères ont vu plus finement la véritable disposition d'âme de M. Renan. Lorsque les Anglais l'invitèrent à donner des conférences sur quelques points de l'histoire du christianisme, le soi-disant révolté leur apparut sous son vrai jour de penseur, profondément, intimement religieux. C'est bien aussi d'une extrémité à l'autre de son œuvre une préoccupation constante de l'au-delà mystérieux de toute existence, avec une effusion ininterrompue du cœur. Il y a dans les pages qu'il a consacrées au martyr du Golgotha quelque chose de la ferveur des femmes qui ont lavé le corps du Sauveur pour le mettre au tombeau, et certaines de ses phrases semblent auréoler d'un nimbe parfumé les cheveux roux, le visage exsangue, la beauté mortelle du Crucifié. Y eut-il jamais un Père de l'Église capable de célébrer avec une éloquence plus attendrie « l'abnégation, le dévouement, le sacrifice du réel à l'idéal, essence de toute religion... » ? Avec quelle hauteur de dédain il malmène les rationalistes de l'ancienne école, pour qui cette religion sublime n'est « qu'une simple erreur de l'humanité, comme l'astrologie, la sorcellerie!... » Et avec quelle plénitude de conviction il proclame que « l'homme est le plus religieux dans ses meilleurs moments. C'est quand il est bon qu'il veut que la vertu corresponde à un ordre éternel. C'est quand il contemple les choses d'une manière désintéressée qu'il trouve la mort révoltante et absurde. *Comment ne pas supposer que c'est dans ces moments-là que l'homme voit le mieux?...* » Et ailleurs : « Disons donc hardiment que la religion est un produit de l'homme normal, que *l'homme est le plus dans le vrai quand il est le plus religieux et le plus assuré d'une destinée infinie...* » Que nous voilà loin des négations inintelligentes dont Stendhal lui-même se faisait l'écho quand il affirmait qu'aucun dévot n'est sincère, et du désespoir devant le catholicisme quitté, dont Théodore Jouffroy raconte les affres dans le tableau pathétique de sa nuit de décembre!

Ni haineux, ni désespéré, mais respectueux et calme, tel

nous apparaît M. Renan dans ses rapports avec la religion, quoiqu'il ait rompu tout pacte avec la foi dans laquelle il a grandi, et qui demeure celle d'une grande partie de ses concitoyens. C'est un hérésiarque sans haine et sans remords. Il y a là un problème psychologique d'un intérêt singulier pour tous ceux que préoccupe l'évolution de la pensée religieuse à notre époque, d'autant que cette sérénité respectueuse de M. Renan à l'égard du culte délaissé semble devenir, d'une exception qu'elle fut longtemps, la règle nouvelle d'un certain nombre d'esprits. Je crois apercevoir la raison de cette sérénité dans la manière dont s'accomplit aujourd'hui chez beaucoup de personnes le divorce irréparable avec le dogme héréditaire. Les conditions de ce divorce fournissent presque toujours la clef des sentiments que l'ancien croyant professe à l'endroit du dogme qu'il a déserté. Quelquefois la rupture se fait sous l'influence des passions de la virilité commençante, et l'homme en se détachant de la foi se détache surtout d'une chaîne insupportable à ses plaisirs. L'incrédulité revêt alors une sorte de caractère trouble et, pour tout dire d'un seul mot, sensuel. Des nostalgies étranges ramènent sans cesse le sceptique par libertinage vers la foi première qu'il identifie avec sa candeur d'autrefois; ou bien la honte des désordres de ses sens le précipite à des haines furieuses contre cette religion qu'il a trahie pour les motifs les plus mesquins. Je n'étonnerai aucun de ceux qui ont traversé les études de nos lycées, en affirmant que la précoce impiété des libres penseurs en tunique a toujours pour point de départ quelque faiblesse de la chair accompagnée d'une horreur de l'aveu au confessionnal. Le raisonnement arrive ensuite, qui fournit des preuves à l'appui d'une thèse de négation acceptée d'abord pour les commodités de la pratique. Cette irréligion nostalgique ou haineuse a fait la matière d'une immense littérature, depuis tantôt cent cinquante ans que la campagne contre l'Église a commencé de se mener ouvertement. Les premières pages de *Rolla* sont l'expression la plus touchante qui en ait été donnée. Cette irréligion est aussi celle qui aboutit à un si grand

nombre de conversions sur le retour. Elle n'était point l'affranchissement de la raison. Elle était celui de la chair et du sang. Aussi, lorsque cette chair s'endolorit avec l'âge, lorsque la fièvre de ce sang ne brûle plus les artères battantes, les traces de la croyance effacée doivent reparaître et reparaissent. Le révolutionnaire se réveille aussi dévot qu'aux heures d'enfance, et le désespéré aussi plein du songe bleu d'un paradis. Il a suffi pour cela d'un prêtre assez bon connaisseur en nature humaine pour reprendre l'entretien spirituel avec le farouche incrédule précisément au point où les déchainements de la puberté l'avaient interrompu.

Il est une seconde manière, beaucoup plus élevée celle-ci et plus philosophique, de briser le lien de la foi traditionnelle. Théodore Jouffroy en a présenté un exemple presque illustre. Celui-là aimait de la religion justement ce que les athées par libertinage en détestent : sa règle austère et son enseignement vertueux. Mais sa raison se dressait là contre. Il apercevait une contradiction entre les exigences de sa logique et les postulats du dogme. Beaucoup d'autres ont aperçu cette contradiction comme lui, et, comme lui, ont sacrifié les dogmes à la logique. Quelques-uns ont rencontré la tranquillité du cœur dans ce sacrifice. Cela n'est guère à l'éloge de leur sensibilité. J'oserai même affirmer qu'ils n'ont pas fait preuve d'une grande rigueur d'intelligence. Les incrédules par raisonnement logique n'aboutissent pas, en effet, à une solution qui puisse répandre sur tout l'esprit la pleine lumière d'évidence, signe indiscutable de la vérité scientifique. Lorsque Jouffroy se fut démontré que le péché originel reste une injustice inconciliable pour notre raison avec la bonté d'un Dieu créateur; que l'hypothèse de ce Dieu revêtant la nature d'un homme semble aussi étrange que l'hypothèse d'un cercle revêtant la nature d'un carré; que les miracles offrent une dérogation aux lois de la nature contradictoire avec la perfection du Dieu législateur; en un mot, quand il eut ramassé en un corps d'arguments tout ce que la philosophie du dix-huitième siècle a jeté dans le public d'objections logiques contre la vérité du

Christianisme, rencontra-t-il la certitude dont son intelligence avait besoin, comme nos poumons ont besoin d'oxygène? Assurément non. Il se démontrait qu'il ne devait pas croire; il ne se démontrait pas comment et pourquoi d'autres avaient cru. Il demeurait sans arguments contre ce fait indiscutable et colossal d'une religion maîtresse du monde depuis dix-huit cents ans, ayant imposé ses dogmes aux plus nobles esprits, apportant une solution complète aux problèmes grands ou petits de la vie morale, et par-dessus tout, bénéficiant de toutes les incertitudes de la pensée raisonneuse. Un philosophe sincère avoue son impuissance à répondre autrement que par des hypothèses aux questions d'origine et de finalité. Que la religion ne soit qu'une hypothèse entre vingt autres, admettons-le. Elle n'en a pas moins suffi à un Pascal et à un Malebranche jadis, et, de nos jours, à un Cauchy et à un Pasteur. C'en est assez pour que l'incrédule par raisonnement logique tourne les yeux vers elle dans les minutes d'angoissante recherche, et cela suffit pour expliquer que Théodore Jouffroy et ceux qui lui ressemblent aient donné le spectacle d'intelligences déchirées entre les négations de leur raison, les besoins moraux de leur cœur et des doutes affreux sur le dogme nié. C'était la paix cependant, ce dogme, c'était la communion avec les grands génies qui ont cru... S'ils ne s'étaient pas trompés, cependant?

M. Renan a écrit dans ses *Souvenirs* l'histoire de sa rupture avec la foi de son enfance et de sa jeunesse. Même avant cette publication, la lecture de ses ouvrages nous autorisait à considérer que l'étude des sciences naturelles, dont il fut toujours un adepte très fervent, et l'étude des sources historiques de la tradition religieuse, furent les deux facteurs de cette rupture définitive. Il faut attribuer au caractère de ces deux études la sérénité de sa conscience intellectuelle à l'endroit du problème religieux. Voici comment il paraît avoir raisonné. Il a commencé par admettre que les sciences naturelles emportent la certitude, aussi absolue qu'une certitude humaine peut l'être, qu'il n'y a pas de trace dans la nature

d'une volonté particulière. Il lui a semblé d'autre part que les sciences historiques, appliquées aux sources de la tradition religieuse, rangent cette tradition au nombre des phénomènes de la nature, en démontrant que les lois communes du développement de la civilisation gouvernent la naissance, l'épanouissement et la caducité de ces grandes et larges formes de la conscience sociale qu'on appelle des religions. Il s'est conformé sur ce point à l'enseignement de l'exégèse allemande dont le principal effort fut de modifier ainsi le terrain de la discussion théologique. La religion apporte avec elle des livres qui sont ses titres de tradition. L'exégèse allemande s'est placée à ce point de vue, qu'elle a jugé inexpugnable, qui consiste à examiner ces livres comme des titres en effet. Elle a pris leur texte en essayant de retrouver, au moyen de ce texte même, l'ensemble et le détail des causes qui ont amené l'élaboration de ces livres et de la tradition qu'ils représentent. Spinoza donna le premier, dans son *Traité théologico-politique*, le modèle de cette nouvelle façon de discuter les dogmes. Sans nous occuper ici du degré de perfectionnement auquel ce procédé est parvenu, et en réservant entièrement la question de la vérité ou de l'erreur religieuse, qui n'est pas du domaine de l'analyste sans métaphysique, on peut marquer déjà la différence qui sépare l'incrédulité obtenue par cette méthode et l'incrédulité obtenue par raisonnement logique. Les exégètes de cette école nous disent : « Notre méthode fait toucher au doigt les motifs pour lesquels ceux qui ont cru, non seulement sont excusables d'avoir cru, mais furent comme obligés à la croyance. Aucune réfutation d'une erreur n'entraîne avec elle l'évidence parfaite, si elle ne se double d'une explication lucide de la genèse de cette erreur. Nous vous apportons cette explication. » L'exemple, bien souvent cité par la psychologie élémentaire, du bâton plongé dans l'eau et qui paraît brisé, peut être présenté aussi comme le type de l'argumentation dirigée par ces historiens contre le dogme. Le milieu liquide et la rectitude du bâton une fois donnés, le bâton doit paraître brisé, précisément parce

qu'il est droit. Pareillement, tel milieu social étant donné, étant donnés tels ou tels esprits, tels ou tels dogmes ont dû s'établir. Les illusions de l'optique morale sont soumises aux mêmes lois que les illusions de l'optique physique. Telle est la méthode qu'en effet M. Renan s'est efforcée de pratiquer après Strauss et tant d'autres. A-t-il été correct ou non dans le maniement de cette méthode? A-t-il obtenu les résultats indiscutables qu'il en attendait? La question pour nous n'est point là. Il est certain qu'il l'a pratiquée de bonne foi et il lui a dû la placidité dans le détachement du dogme primitif qui fut toujours refusée aux incrédules de la passion, et souvent aux incrédules de la logique. Les premiers manquaient de respect envers leur âme, les seconds manquaient de sympathie envers les grands mouvements moraux de l'humanité. L'histoire seule, si elle réalisait la prétention que nous venons d'énoncer, concilierait ce que nous devons de franchise à notre propre pensée et ce que nous devons de déférence aux sincérités de nos semblables. Pour M. Renan la légitimité de cette prétention n'a jamais fait doute. C'a été là le point fixe sur lequel il n'a jamais varié.

Si la méthode commande le degré de la certitude, elle ne commande pas le degré de la déférence, et nous avons dit que chez M. Renan cette déférence aboutit à une véritable piété. Peut-être la formule que nous avons donnée de son talent suffit-elle à rendre compte de la survivance chez lui, à travers les labeurs de la critique, d'une fraîcheur singulière de sensibilité religieuse. N'a-t-il pas tout simplement interprété avec son imagination de la vie morale une des idées Allemandes les plus opposées à notre génie Français? Je veux parler de cette conception du « devenir », pour laquelle nous n'avons même pas de mot national, tant elle nous a été peu familière avant ces trente dernières années. Non seulement la philosophie allemande du XIX<sup>e</sup> siècle considère l'univers comme un étage-ment d'organismes, mais elle le considère comme un étage-ment d'organismes en mouvement. Toute forme dépérit et se résout en une ou plusieurs autres, si bien que la complexité

de la pensée n'est pas suffisante pour quiconque veut comprendre cet univers en proie à une évolution ininterrompue; il y faut de la mobilité. Les idées compliquées et relatives ont plus de chance de reproduire la complication et l'écoulement irréparable des phénomènes que les idées simples et absolues. C'est, comme on voit, le contraire de notre esprit classique, lequel procède par raisonnements géométriques fondés sur des principes très simplifiés. Un tel esprit, excellent pour la discussion oratoire, sera frappé de stérilité quand il voudra réduire à ses formules la végétation touffue et changeante de la vie. Deux grands philosophes de notre XVIII<sup>e</sup> siècle ont démontré cette impuissance, en étudiant les choses de la religion et de la politique comme ils eussent fait les propriétés d'un triangle. Le premier, Voltaire, est arrivé à cette critique, sèche et médiocre, malgré sa verve, qui ne voit guère dans un prêtre qu'un fripon, et dans un fidèle qu'une dupe. Le second, Rousseau, a formulé cette théorie du contrat social dont l'influence désastreuse sur notre existence nationale éclate aux yeux des plus prévenus. Ni l'un ni l'autre de ces célèbres agitateurs de consciences n'a deviné qu'une société comme une religion est un corps vivant, constitué par un principe intérieur qui rend cette religion et cette société d'abord légitimes, et en second lieu nécessaires, par cela seul qu'elles existent. Dire d'une religion qu'elle est fausse ou d'une société qu'elle est mauvaise, serait une formule très inintelligente et très dangereuse, même s'il était démontré que les principes de l'une et de l'autre sont extrêmement contestables. C'est le rôle du psychologue de discerner ce qu'il y a de force positive et créatrice dans l'une et dans l'autre, et de diriger, s'il est possible, cette force. La force positive qui se manifeste par les symboles religieux les plus imparfaits est un sens du Divin qu'il faut discerner et qui n'est jamais négligeable, car il constitue ce qu'il y a de plus haut dans le cœur de l'homme. On arrive ainsi à concevoir qu'un dogme quelconque, si faux soit-il, est vrai en un certain sens. Comprendre cette part de vérité sans cesser de dis-

cerner la part d'illusion, c'est appliquer les procédés hégéliens de la logique des contradictoires, mais c'est aussi, suivant la phrase des sages de Rome « *mentem inserere mundo* », greffer son esprit sur le monde, comme une branche où vient circuler un peu de la sève de tout l'arbre.

Ainsi a essayé de faire M. Renan. Lisez attentivement cette page des *Questions contemporaines*, et la féconde largeur de sa conception religieuse vous apparaîtra : « Toute forme religieuse est imparfaite, et pourtant la religion ne peut exister sans forme. La religion n'est vraie qu'à sa quintessence, et pourtant la trop subtiliser, c'est la détruire. Le philosophe qui, frappé du préjugé, de l'abus, de l'erreur contenue dans la forme, croit posséder la réalité en se réfugiant dans l'abstraction, substitue à la réalité quelque chose qui n'a jamais existé. Le sage est celui qui voit à la fois que tout est image, préjugé, symbole, et que l'image, le préjugé, le symbole, sont nécessaires, utiles et vrais. Le dogmatisme est une présomption, car, enfin, si parmi les meilleurs des hommes qui ont cru tour à tour posséder la vérité, il n'en est pas un qui ait eu complètement raison, comment espérer que l'on sera plus heureux? Mais de même qu'on ne reproche pas au peintre de commettre un contre-sens puéril en représentant Dieu sous des formes finies, de même on peut admettre et aimer un symbole, dès que ce symbole a eu sa place dans la conscience de l'humanité... » Il y a une vérité enveloppée dans ces symboles, périssables tandis qu'elle est éternelle; il y a un Dieu caché, — *Deus absconditus*, — qui se révèle tour à tour par les enseignements de plus en plus raffinés des dogmes. Quelle en est donc la définition? Jusqu'ici, M. Renan n'avait fait que reproduire la thèse hégélienne des métamorphoses de l'Idée; soudain, il se détache de Hegel. Il redevient le Celte à imagination toute morale, et il définit cette essence divine, en ces termes qui ont été souvent cités, mais avec une raillerie qui n'est guère de mise en pareille matière : « Dieu », dit-il, « est la catégorie de l'Idéal, c'est-à-dire la forme sous laquelle nous concevons l'Idéal, en d'autres termes, *l'homme placé devant les*

*choses belles, bonnes et vraies, sort de lui-même, et, suspendu par un charme céleste, anéantit sa chétive personnalité, s'exalte, s'absorbe. Qu'est-ce que tout cela, sinon adorer?... »*

Cette sympathie généreusement répandue sur les diverses conceptions religieuses qui ont consolé le labeur de l'humanité, n'est pas le fait particulier de M. Renan. Elle lui est commune avec les plus grands penseurs de l'époque. On sait de reste que la majorité des Français professe une autre doctrine. Le fanatisme n'est pas près de s'en aller d'au milieu de nous. On s'en convaincra en examinant les articles de polémique où s'exprime l'opinion des dévots de l'athéisme, à l'égard de ceux qui ne se rangent point aux négations de leur dogme. Car il est une intolérance des négateurs, plus passionnée et plus inexcusable que l'intolérance des croyants. On peut se demander, pour nous borner à la France, si l'avenir appartient chez nous aux coreligionnaires de l'auteur de la *Vie de Jésus*, je veux dire à ceux qui reconnaissent sous tous les symboles l'aperception, inégale mais légitime, d'un Idéal indéfinissable, ou bien si la maxime odieuse : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi, » continuera de dominer les libres-penseurs, j'entends ceux qui se disent tels. Pour résoudre cette question toute entière il en faudrait résoudre une autre plus générale et savoir si les dogmes doivent disparaître ou non. Le problème est insoluble à l'heure présente. Outre qu'il est téméraire d'induire du passé à l'avenir, puisque deux moments de la civilisation ne sont jamais identiques, est-il un procédé pour mesurer ce que l'âme humaine enveloppe en elle d'idéalisme? Tout au plus est-il licite d'indiquer quelques-unes des conditions fatalement imposées dans l'avenir à tout dogme ancien ou nouveau. De ces conditions, la plus importante est assurément la science, qui, de place en place, gagne l'homme lui-même et les parties les plus hautes de son intelligence, pour en démontrer les lois nécessaires. Ainsi que nous l'indiquions tout à l'heure, elle a commencé par apparaître comme une ennemie terrible de la religion,

par cela seul qu'elle a permis de considérer les dogmes et la foi comme des phénomènes d'ordre naturel, dont l'apparition s'expliquerait aussi complètement que la structure d'un certain os dans le squelette d'un animal. Aujourd'hui elle a, sur ce point comme tous ceux qui touchent au domaine de l'au-delà, rabattu de ses ambitions, et de jour en jour elle limite avec une précision plus modeste la portée de son propre effort. Cette formule : *explication complète*, n'est plus la sienne. Elle ne se contente pas de marquer ce qui est inconnu à l'intelligence humaine. Elle marque ce qui lui est inconnaissable. Elle s'avoue incapable de rechercher la substance et la raison suffisante des phénomènes qu'elle étudie. Le songe hardi, qui fut celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une explication rationnelle de l'univers, s'en est allé. Conditionner des phénomènes les uns par rapport aux autres, la science le peut; et elle ne peut que cela, emprisonnée comme elle est dans l'incapacité de dégager une cause première par delà l'indéfinie série des phénomènes conditionnés. Ainsi la science, après avoir essayé de rendre impossible toute croyance aux révélations du surnaturel, a dû finir par se proclamer impuissante à résoudre les problèmes que la révélation résolvait jadis.

Quelques personnes, en présence de cette fin de non-recevoir opposée par la science aux questions dernières, ont pensé que cette négation pourrait devenir une réponse suffisante. Elles ont imaginé une humanité débarrassée du souci de l'au-delà et indifférente à ce qu'on appelle, en termes d'école, l'absolu. C'est une hypothèse toute gratuite, et qui semble peu d'accord avec la marche générale de la pensée humaine. Supposons pourtant que ce rêve d'une humanité complètement étrangère au surnaturel et uniquement convaincue des méthodes scientifiques arrive à se réaliser, comme y travaillent certains politiciens. Ces politiciens n'empêcheront pas que la civilisation, en s'avancant, n'affine de plus en plus la sensibilité nerveuse, qu'elle ne développe de plus en plus cette mélancolie blasée des âmes qu'aucune volupté ne satisfait et qui souhaitent, en leur insatiable ardeur, de s'étancher à une

source infinie. Allons donc jusqu'au bas de l'hypothèse. Il est probable que devant la banqueroute finale de la connaissance scientifique, ces âmes tomberaient dans un désespoir comparable à celui qui aurait saisi Pascal s'il eût été privé de la foi. Le grand trou noir, d'où nous sortons dans la douleur pour y retomber dans la douleur, s'ouvrirait devant elles, à jamais noir et à jamais vide. Des révoltes éclateraient alors, tragiques et telles qu'aucune époque n'en aurait connu de pareilles. La vie serait trop intolérable avec la certitude que c'en est fini de comprendre et que le même point d'interrogation est pour toujours posé sur l'horizon. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'une secte de nihilistes s'organisât en des temps pareils, possédée d'une rage de destruction dont peuvent seuls avoir l'idée ceux qui ont connu les affres de l'agonie métaphysique. Savoir qu'on ne peut pas savoir, connaître qu'on ne peut pas connaître... ah! l'atroce angoisse et qui, répandue comme une épidémie parmi des millions d'hommes, deviendrait aisément le principe d'une sorte de croisade à rebours. En ces temps-là, et si le cauchemar que je viens d'évoquer s'accomplissait, d'autres âmes plus douces et plus inclinées à une interprétation heureuse de la destinée, opposeraient sans doute au pessimisme révolté un optimisme tristement apaisé. Si l'énigme de l'univers est inconnaissable, elle peut être résolue dans un sens qui soit en harmonie avec l'ensemble de nos besoins moraux et de nos exigences sentimentales. La solution consolante a ses chances d'être vraie au même titre que la solution désespérante. Nous avons, semble-t-il, dès aujourd'hui, en M. Renan, un exemplaire achevé des dispositions religieuses qui rallieraient les vagues croyants de cet âge sans Dieu que nous venons d'imaginer; et l'acte de foi sans formule auquel aboutit dès à présent cet historien, pieux malgré lui, d'une religion qu'il déclare mourante, deviendrait un germe de renouveau. Il en ressortirait toute une moisson d'espérances nouvelles, car cet acte de foi exprime l'essence de ce qui doit demeurer d'immortellement croyant, irréductible à l'analyse, dans ce magnifique et

misérable temple du cœur humain. — Et s'il en est ainsi, pourquoi tant s'attacher à le dévaster ?

## IV

## LE RÊVE ARISTOCRATIQUE DE M. RENAN

Les sentiments que nous venons d'analyser sont, comme on voit, d'un ordre rare et qui suppose une culture d'exception. Les fleurs délicates ne grandissent pas sous les coups du vent et au soleil capricieux de la grand'route. L'air attiédi des serres nourrit seul la pulpe parfumée de leur corolle. L'érudition est à sa manière une serre chaude, et qui préserve les esprits des brutalités de la vie. L'auteur des *Dialogues philosophiques* est donc un personnage d'exception. Suivant un terme très fort dans sa simplicité, il est un homme supérieur, on pourrait presque dire qu'il est l'Homme Supérieur. Ajoutons qu'il possède au plus haut degré la conscience de cette supériorité, reconnaissable en lui à un certain air d'ironie imperceptible et de dédain transcendantal. Dans les innombrables pages qu'il a écrites, l'insouciance de l'opinion du vulgaire est infiniment sensible. L'élégance discrète du style, dont aucune intention n'est soulignée, la subtilité des raisonnements, dont aucun ne se développe sur un ton impératif, la spécialité des sentiments, dont aucun ne s'exagère en vue d'attirer la sympathie, suffiraient à révéler chez M. Renan la présence d'un Idéal aristocratique, alors même que le maître-écrivain n'aurait pas eu soin de proclamer à mainte reprise qu'il y a un domaine des initiés et qu'il y a un domaine des simples. Son livre de politique sur la *Réforme intellectuelle et morale* contient l'argumentation la plus vigoureuse qui ait été dirigée depuis cent ans contre le principe même de la démocratie : l'égalité naturelle. Ses deux premiers drames symboliques, *Caliban* et *L'Eau de Jouvence* peuvent se résumer dans cette réflexion que le prier

des Chartreux, assis dans sa stalle, formule tout bas, tandis que l'orgue « prie seul » et que la foule se presse autour du Caliban couronné : « Toute civilisation est l'œuvre des aristocrates... » Vérité que le démagogue Caliban reconnaît, lui aussi, puisqu'à peine possesseur du palais et du pouvoir de Prospero, il adopte les façons d'agir de l'aristocratie ; et M. Renan, toujours soucieux de corriger par un sourire même ses plus chères affirmations, a grand soin d'ajouter que le monstre de l'île devient un prince fort passable. Prospero proclame « que le travail matériel est le serf du travail spirituel. Tout doit aider celui qui prie, c'est-à-dire qui pense. Les démocrates qui n'admettent pas la subordination des individus à l'œuvre générale, trouvent cela monstrueux... » Enfin, les *Dialogues philosophiques*, dans leur partie intitulée : *Rêves*, contiennent un plan complet de l'asservissement du plus grand nombre par une élite de penseurs. Ce sont là quelques passages plus caractérisés entre cinquante autres. Ils suffisent à montrer que la théorie aristocratique n'est pas chez M. Renan le paradoxe d'un homme qui se croit méconnu, ou le dandysme d'un raffiné d'amour-propre qui aime à déplaire, comme d'autres aiment à plaire, par coquetterie de singularité. Non. C'est ici le résultat d'une réflexion profonde et le signe d'une doctrine qu'il vaut la peine d'examiner dans quelques-unes de ses causes essentielles.

Une de ces causes, la plus inconsciente sans doute, mais non pas la moins active, me paraît être l'orgueil de l'hérédité. M. Renan ne serait pas un savant de notre époque, s'il ne croyait pas au dogme de la sélection et à la primauté des races qui ont su durer. C'est dire qu'il constate avec une légitime fierté les titres de cette famille celtique dont il est le fils. Il signale l'inhabileté de ses congénères à la conquête de l'argent, il admire leur idéalisme invincible, leur héroïsme doux, leur antiquité ininterrompue. « Si l'excellence des races devait être appréciée par la pureté de leur sang et l'inviolabilité de leur caractère, aucune, il faut l'avouer, ne pourrait le disputer en noblesse aux restes encore subsistants de la race celtique... »,

écrivait-il déjà dans un des plus remarquables articles de ses *Essais de morale*. Serait-il téméraire de signaler dans ce sentiment du terroir natal le germe de l'Idéal aristocratique si particulier à l'auteur des *Dialogues*? Ce sentiment seul n'aurait pas suffi. D'autres circonstances sont venues s'y adjoindre, plus déterminantes encore, qui se résument presque toutes dans cette formule d'homme supérieur que j'appliquais à M. Renan, — formule au premier abord très simple, mais qui se décompose à la réflexion en une série de caractères assez complexes. L'homme supérieur se distingue de l'homme de génie, lequel est parfois assez inintelligent, et de l'homme de talent, lequel n'est souvent qu'un spécialiste, par la capacité de se former sur toutes choses des idées générales. Si cette capacité de généraliser ne s'accompagne point d'une égale capacité de création, l'homme supérieur reste un critique. Si c'est le contraire, et si le pouvoir créateur subsiste côte à côte avec le pouvoir de comprendre, l'homme supérieur devient une créature unique. Il fournit, en effet, le plus admirable type qu'il nous soit donné de concevoir : celui du génie conscient. C'est dans l'ordre politique, César; dans l'ordre de la peinture, Léonard; dans l'ordre des lettres, Goethe. Même lorsqu'il ne monte point à ces sommets, l'homme supérieur est une des machines les plus précieuses que la société ait à son service. Car l'universelle compréhension a, neuf fois sur dix, pour corollaire, l'universelle aptitude. Cette vérité, trop souvent méconnue, n'est-elle pas démontrée par l'exemple de l'Angleterre, où des conditions favorables ont plus particulièrement fait apparaître de nombreux exemplaires de haute culture? Qu'étaient-ils, sinon des hommes supérieurs, ces grands personnages politiques, capables, comme Macaulay ou Disraeli, d'appliquer aux compositions littéraires et aux luttes parlementaires, aux intérêts financiers et aux difficultés diplomatiques, une intelligence toujours préparée?

Imaginez maintenant que l'homme supérieur se trouve jeté par les hasards de sa naissance en plein courant démocratique, et vous apercevrez quels contrastes du milieu et du caractère

ont amené M. Renan à la conception d'un Idéal si contraire aux tendances de notre pays. La démocratie semble, au premier regard, un milieu très favorable au talent, puisqu'elle ouvre toutes les places à tous les efforts. Mais par cela même elle exagère la dure loi de la concurrence. Partant elle commande de plus en plus la spécialisation. Puis, une démocratie est fondée sur l'égalité. La conséquence logique de ce principe erroné la conduit inévitablement à choisir le suffrage universel et direct comme le mode habituel de sa représentation politique. Il ne faut pas une grande vigueur d'analyse pour reconnaître qu'inévitablement aussi le suffrage universel est hostile à l'homme supérieur. Les dispositions d'esprit que la haute culture produit d'habitude sont, en effet, la multiplicité des points de vue, le goût de la nuance, la défiance à l'égard des formules absolues, la recherche des solutions compliquées, — tous raffinements qui répugnent à l'amour des grands partis pris, forme naturelle de l'opinion, ou mieux de l'ignorance populaire. D'une part donc, les mœurs démocratiques ne sont point favorables au développement de l'homme supérieur, et d'autre part les lois électorales ne sont point favorables à son entrée aux affaires publiques. C'est ainsi que tous les esprits distingués de la France contemporaine se sont trouvés tôt ou tard mis en dehors du recrutement gouvernemental, ou, s'ils ont triomphé de l'ostracisme auquel les condamnait leur divorce avec les passions communes, ç'a été en se reniant eux-mêmes. Ils ont dû dissimuler ce divorce et s'emprisonner dans des professions de foi dépourvues de sincérité intellectuelle.

L'homme supérieur, exilé dans ce que Sainte-Beuve appelait « la tour d'ivoire », assiste cependant au drame de la vie nationale en contemplateur qui voit de loin les possibilités futures. Est-il nécessaire de rappeler que tel personnage de cette race d'élite a manifesté, à force d'intelligence des causes, un véritable don de prophétie des effets à venir? Les désastres de 1870 ne se trouvent-ils point, pour ne citer que deux exemples, prédits avec une étonnante exactitude dans la

France nouvelle de Prévost-Paradol, et dans un article célèbre d'Édouard Hervé, ces vaincus, comme M. Renan, du suffrage universel? Il se comprend qu'une mélancolie singulière s'empare de ces nobles esprits sur lesquels pèse la conviction de leur puissance idéale et de leur impuissance réelle. Cette mélancolie est redoublée par le spectacle du triomphe insolent des médiocres. Certes, elle ne va pas sans quelque doute. Il s'y glisse un peu de la volupté vantée par Lucrèce dans les vers fameux sur les temples élevés par la doctrine sereine, et d'où le sage aperçoit la frémissante mêlée des passions. Mais l'homme supérieur de nos jours ne connaîtra jamais dans leur plénitude les jouissances que leur système nerveux permettait aux anciens. L'intelligence peut beaucoup. Elle ne saurait nous guérir de nos fatalités natives. Que nous haïssions la démocratie ou que nous la vénérions, nous sommes ses fils et nous avons hérité d'elle un impérieux besoin de combat. Le XIX<sup>e</sup> siècle obscur et révolutionnaire est dans notre sang qui nous interdit cette immobilité intérieure, cette indifférence olympienne, vantée et pratiquée par les Épicuriens de la Grèce et de Rome. Il y a du trouble dans nos sérénités, comme il y a de la révolte dans nos soumissions. Catholiques ou athées, monarchistes ou républicains, les enfants de cet âge d'angoisse ont tous aux yeux le regard inquiet, au cœur le frisson, aux mains le tremblement de la grande bataille de l'époque. Ceux mêmes qui se croient et qui s'en veulent détachés participent malgré eux à l'universelle anxiété. Ils sont des révolutionnaires comme les autres, mais contre la bêtise humaine, — et cette révolte muette s'appelle le dédain.

Ce serait une étude curieuse que celle qui marquerait les diverses formes que ce dédain a revêtues parmi les lettrés contemporains. L'exagération des beautés techniques, propre à l'école des poètes appelés jadis Parnassiens, ne procède-t-elle point de ce sentiment : — *Odi profanum vulgus...*? Le *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert a-t-il été composé sous une autre inspiration? M. Taine aurait-il entrepris son *Histoire des origines de la France contemporaine*, s'il n'avait été tour-

menté du souci d'y voir clair dans cette marée démocratique où il se sentait perdre pied? Mais aucun écrivain n'a ressenti plus que M. Renan cette antithèse de l'homme supérieur et de la démocratie. Il faut lire et relire les pages des *Dialogues* où Théoctiste se représente la victoire d'une oligarchie de l'avenir, pour mesurer l'intensité de la passion que l'auteur déploie dans l'examen de ces problèmes. Il imagine que des savants arrivent à posséder des engins de destruction formidables, aménagés par des calculs d'une délicatesse infinie, et incapables d'être maniés sans une dose exceptionnelle de connaissances abstraites. Et s'exaltant sur le pouvoir dont disposeraient ces oligarques de la chimie ou de la physique, le songeur s'écrie : « Les forces de l'humanité seraient ainsi concentrées dans un petit nombre de mains et deviendraient la propriété d'une ligue capable de disposer de l'existence même de la planète et de terroriser le monde entier. Le jour, en effet, où quelques privilégiés de la raison posséderaient le moyen de détruire la planète, leur souveraineté serait créée. Les privilégiés régneraient par la terreur absolue, puisqu'ils auraient en leurs mains l'existence de tous. On peut presque dire qu'ils seraient dieux et qu'alors l'état théologique rêvé par le poète pour l'humanité primitive serait une vérité : *Primus in orbe Deos fecit timor...* » N'attachons pas à cette tragique fantaisie une réalité plus grande que celle que l'auteur lui-même a prétendu y mettre. Mais reconnaissons qu'une telle imagination décèle un froissement inguérissable de tout le cœur, et que le savant qui a tracé ce lugubre tableau d'une terreur universelle infligée par une pile de Volta extraordinaire ou quelque explosif inédit, ne nourrit pas au fond de lui une tendresse profonde pour les utopies favorites de notre siècle.

Il est probable, en effet, qu'une divergence éclatera tôt ou tard entre ces deux grandes forces des sociétés modernes : la Démocratie et la Science. Il est certain que la première tend de plus en plus à niveler, tandis que la seconde tend de plus en plus à créer des différences. « Savoir, c'est pouvoir »,

disait le philosophe de l'induction. Savoir dix fois plus qu'un autre homme, c'est pouvoir dix fois ce qu'il peut, et comme la chimère d'une instruction également répartie sur tous les individus est absolument irréalisable, par suite de l'inégalité des intelligences, l'antinomie se manifestera de plus en plus entre les tendances de la Démocratie et les résultats sociaux de la Science. Il y a plusieurs solutions à cette antinomie, comme à presque tous les problèmes compliqués qui sont ceux de l'avenir des peuples modernes. M. Renan a indiqué une de ces solutions en formulant l'hypothèse des *Dialogues*. On en peut supposer une seconde qui serait simplement une application de la Science à l'organisation des sociétés. Quand nous considérons, sans parti pris d'aucune sorte, les quelques principes qui servent de fondement à notre société du XIX<sup>e</sup> siècle, nous sommes contraints de reconnaître leur caractère cartésien et par suite leur insuffisance radicale devant les certitudes de la pensée moderne. Mais il y a un mouvement secret des intelligences. Les conceptions des Darwin et des Herbert Spencer se répandent dans l'atmosphère spirituelle et pénètrent les nouveaux venus avec une force d'autant plus grande que leurs résultats se trouvent identiques aux principes que l'instinct séculaire avait proclamés. Cette rencontre imprévue est le fait le plus fécond peut-être de notre âge en conséquences plus imprévues encore. Ayons confiance dans la vertu de ces doctrines qui bouleverseront la politique par contre-coup, comme elles bouleversent les lettres après avoir bouleversé les sciences naturelles. Un temps approche où une société n'apparaîtra plus au regard des adeptes de la philosophie de l'évolution comme elle apparaît au regard des derniers héritiers de Rousseau. On y verra non plus la mise en œuvre d'un contrat logique, mais bien le fonctionnement d'une fédération d'organismes dont l'individu est la cellule. Une semblable idée est grosse d'une morale publique complètement différente de celle qui nous régit à l'heure présente. Elle aboutit dès aujourd'hui à une conception du droit historique qui justifie les adeptes du droit divin, à une théorie de

l'hérédité qui justifie le principe de l'aristocratie transmise, à une vue des rapports de la terre avec l'homme qui comporte le rétablissement des biens de main-morte et des majorats. Bref cet enseignement de la Science est la négation totale des faux dogmes de 1889 et il faudra bien que le XX<sup>e</sup> siècle s'y conforme, mais il lui faudra, pour cela, lutter contre la démocratie et ranger définitivement cette forme inférieure des sociétés à son rang de régression mentale. Si cette vision consolante n'est pas une simple chimère, on peut considérer que les grands dédaigneux à la façon de M. Renan sont des ouvriers très actifs de sa réalisation, par cela seul qu'ils posent le problème en son extrême rigueur et qu'ils font dès à présent saillir le conflit à venir avec un relief douloureusement suraigu.

Ces notes sommaires sur un des hommes les plus remarquables de notre époque, indiquent à peine les trois ou quatre états de conscience qu'il représente aux yeux des jeunes gens qui lisent ses livres et en méditent les pages éloquentes et troublantes. Aucun écrivain n'a plus de nouveauté qui lui dans les idées et dans les sentiments, parce qu'aucun n'a déployé plus de sincérité dans l'invention de ses idées et l'exposition de ses sentiments. Quiconque étudie les sources de vie morale infiltrées profondément dans la génération montante, rencontre un peu partout l'influence de l'auteur de l'*Histoire des origines du Christianisme*. Il faudrait être à cinquante années d'ici pour mesurer le degré de fécondation de cette influence. Il suffisait, pour la constater dès aujourd'hui sous plusieurs formes, d'un peu de bonne foi. Quand on n'aurait pas le culte de cette grande vertu intellectuelle, on le prendrait à vivre pendant quelques semaines dans l'intimité des livres de M. Renan, car nul ne l'a pratiquée avec plus de constance que celui qui invoquait, à la première page de sa *Vie de Jésus*, l'âme pure d'une Morte vénérée, et qui lui disait en une prière ardemment élançée vers l'insaisissable au delà des heures obscures : « Révèle-moi, ô bon

génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre, et la font presque aimer!... » — que celui aussi qui, dans la défaillance de ses convictions premières, n'a pas cessé d'affirmer du moins ce que Platon appelait déjà *la belle espérance* : « L'homme, dès qu'il se distingua de l'animal, fut religieux, c'est-à-dire qu'il vit dans la nature, quelque chose au delà de la réalité et, pour lui, quelque chose au delà de la mort. »

1882.

## APPENDICE B

A PROPOS DU *Prêtre de Nemi*.

## I

Le *Prêtre de Nemi* est le troisième des drames philosophiques publiés par M. Ernest Renan. C'est aussi celui qui permet le mieux de saisir la nouveauté du genre repris ou mieux créé par l'auteur. Cette fois, ce n'est plus dans le fantastique royaume des Prosperos, des Calibans et des Ariels que l'écrivain nous convie à faire, en sa compagnie, une de ces promenades qui rappellent d'autres promenades de poètes et de philosophes, celles des jeunes hommes de Platon parmi les paysages clairs de la Grèce. Il y a ici un fond réel à la fantaisie du dramaturge. M. Renan a relevé une des plus singulières traditions que nous ait léguées l'histoire des cultes. Le paysage qu'il évoque devant nous est celui du lac italien de Nemi, avec son eau paisible, dans sa coupe de rochers que cerne une adorable chevelure d'arbres aussi vieux que le monde. Sur un de ces rochers se dressait un sanctuaire de Diane, desservi par un unique prêtre, qui devait, pour être légitime, avoir tué son prédécesseur. « Cela l'obligeait, » dit Strabon, « à avoir toujours l'épée à la main et à être sans cesse sur ses gardes, prêt à repousser les attaques qu'on lui préparait. » Il se comprend qu'une pareille légende, mystérieuse et tragique, ait tenté un artiste moderne par son mélange saisissant de crime et de piété, de sang et de prière. Il y avait, semble-t-il, deux façons de poser en pied cette sombre figure du prêtre assassin. L'une, qui eût été celle de Flaubert, consistait à reconstituer dans sa réalité probable la psychologie de ce meurtrier sacré, de ses dévots et de toute sa race. L'antique cité d'Albe la Longue

aurait surgi de l'ombre du passé, comme la Carthage de *Salammbo*, avec ses remparts, ses palais, les costumes de ses habitants et leur physionomie, le tout éclairé par l'ardente lumière d'une imagination chauffée au feu de la science. La seconde méthode consistait à prendre la légende comme un simple prétexte à l'énoncé de théories et d'idées contemporaines. Dans le premier de ces deux cas, on aboutissait à une œuvre d'un art réaliste, dans le second à une œuvre d'un art symbolique. Étant donné l'esprit de M. Renan, pouvait-on douter qu'entre ces deux façons d'interpréter la légende il ne choisit la seconde?

M. Renan est, en effet, avant toutes choses, un idéaliste pur. Entendez par là que son intelligence se représente habituellement, non pas des individus, non pas des formes de la vie, mais des idées, mais des opérations d'esprit. Cette faculté première est si forte chez lui qu'elle domine le grand ouvrage auquel il a consacré tant d'années, son *Histoire des origines du christianisme*. Il l'a conçue et traitée, cette histoire, comme le récit du développement d'une idée. Pareillement cette faculté a déterminé sa conception de la politique. S'agit-il de mesurer la valeur d'un peuple? C'est l'idée produite et propagée par ce peuple que l'écrivain choisit comme critérium. Cette faculté a façonné ce style dans lequel vous chercherez vainement la chaude couleur de la vie physique, cette violente animalité du langage qui fait la puissance des visionnaires d'individus, comme Saint-Simon, comme Shakespeare. C'est qu'aussi bien la psychologie ne paraît pas à M. Renan une science d'une souveraine importance. L'homme, à son avis, est un outil à penser. Qu'importe la manière dont cet outil est disposé? A quoi bon tant nous inquiéter de chaque petit rouage et de son agencement? Voyons la besogne accomplie et ne nous occupons que de cela. M. Renan peut être considéré comme le type d'une classe d'intelligences absolument contraire à cette autre classe d'intelligences qui reconnaît son modèle dans Sainte-Beuve. Pour ce dernier, les idées étaient un moyen de voir et de montrer la réalité. Cette réalité n'est guère, au regard de M. Renan, que la condition d'existence des idées.

Entre cette faculté souveraine et le genre dramatique, il semble que l'antipathie soit invincible. Le drame, comme l'indique le nom même, vit par l'action, et une action forte est la mise en dehors d'une volonté très personnelle. Que prouve une action dans le domaine des idées? Exactement rien. Elle révèle, en revanche, toute

une nature. Comment donc M. Renan qui ne se soucie beaucoup ni des natures, ni des personnes, a-t-il été conduit à cette forme du drame et d'une manière si particulièrement attirante qu'il en est à sa troisième tentative de cet ordre? Il s'est chargé de nous faire cette confession lui-même dans la préface de son *Prêtre de Nemi*. Cette faculté de concevoir des idées et d'en concevoir un très grand nombre l'a, petit à petit, habitué à envisager une question donnée d'après plusieurs points de vue à la fois, et d'après des points de vue contradictoires. Son âme s'est trouvée devenir un champ de bataille de doctrines, ou plutôt d'opinions, et comme l'exercice, voire l'abus, de notre faculté dominante est aussi notre plus vif plaisir, M. Renan s'est réjoui d'assister en lui-même à ces heurts d'idées. Son dilettantisme s'est complu à laisser, suivant une de ses expressions, les lobes de son cerveau engager entre eux des entretiens prolongés. De là aux dialogues philosophiques, le passage était aisé. Ces dialogues eux-mêmes offraient une tentation, celle d'incarner les idées dans des hommes, de les vêtir de costumes, de leur souffler un peu de la vie agissante et mouvante. J'ai dit « incarner », et le mot est presque grossier, car les personnages que M. Renan fait aller et venir dans cette espèce de théâtre métaphysique dont il est à la fois le poète, l'impresario et le public, ne ressemblent guère à des créatures de sang et de muscles. Un impalpable éther court dans leurs veines. Rien ne rappelle moins, quoi que l'auteur en dise, le procédé shakespearien. L'auteur de la *Tempête* est un créateur plastique, un magicien de l'image qui donnerait un contour solide et coloré à la plus fuyante, à la plus pâle des abstractions. M. Renan, lui, volatilise jusqu'aux sentiments les plus brutaux, les moins capables, croirait-on, de s'exprimer en termes abstraits. Les hommes du peuple qui figurent dans ce *Prêtre de Nemi* traduisent avec une infinie subtilité les plus grossiers de leurs appétits. « Jouissons », dit un des valets du temple, « jouissons du monde tel qu'il est fait. Ce n'est pas une œuvre sérieuse, c'est une farce, l'œuvre d'un demiurge jovial. La gaieté est la seule théologie de cette grande farce. » Aussi faut-il voir comme la moindre action paraît étrange, lorsqu'elle émane de gens qui dialoguent de cette manière. M. Renan, d'ailleurs, ne se préoccupe pas de justifier son intrigue, d'en suivre les étapes et les gradations. La gaucherie même de ses procédés de mise en scène achève de donner un charme singulier à ses compositions. Elles rappellent non pas Shakespeare l'halluciné, non pas le trouble et douloureux

Marlowe, mais bien ces peintures des maîtres primitifs où l'extrême complication du symbole s'unit à une adorable maladresse dans l'art de poser sur pied les personnages. Les mains ne s'attachent pas aux bras ; les corps ont plus de douze fois la grandeur de la tête ; le moindre élève des Beaux-Arts rectifierait ces académies insuffisantes, comme le moindre vaudevilliste rebouterait les scènes et les dialogues de M. Renan. Mais on trouve dans les primitifs, comme dans M. Renan, ce qui vaut mieux que toutes les habiletés techniques, ce trésor rare et divin : une pâture pour l'âme.

## II

Réduit à son argument, — pour emprunter un terme de la vieille rhétorique, — le drame du *Prêtre de Nemi* se résume en quelques lignes : Antistius est devenu le desservant du temple sinistre, mais il l'est devenu sans passer par la sanglante investiture de l'assassinat. C'est un homme éclairé qui s'est contenté de chasser son précesseur au lieu de l'égorger. Il s'efforce de purifier de ses impostures et de ses infamies le culte de la Déesse. Il combat, de toute la force de son éloquence, l'exécration coutume des sacrifices humains. Il répudie la lucrative hypocrisie des oracles. A la superstition, violente ou grossière, il essaye de substituer une vue de plus en plus idéale du surnaturel et de ses rapports avec ce monde. Et ce faisant, il mécontente tous les fidèles du culte de Diane : les aristocrates, qui voient en lui un novateur dangereux en train de fausser un incomparable instrument de règne ; — le simple peuple, qui ne reconnaît plus son antique divinité en dehors des rites usuels et ne se sent plus protégé par elle ; — la bourgeoisie qui, cherchant partout des causes à la décadence d'Albe-la-Longue, croit en trouver une dans la métamorphose des piétés anciennes. L'irritation va grandissant contre l'infortuné pontife, jusqu'au moment où une crise éclate. Albe va entreprendre la guerre contre Rome. Il lui faut, pour obtenir le secours de Diane, un autre prêtre. Un scélérat, du nom de Carca, se charge de rétablir les choses en l'état par l'assassinat du malheureux Antistius, dont la mort est saluée comme une délivrance publique. Que dit la voix de la foule sur le cadavre du saint : « Béni soit le poignard qui a tué le faux prêtre!... »

Telle est la fable, et autour d'elle, vous devinez la place donnée par M. Renan aux idées contradictoires qu'une aventure pareille peut soulever chez les classes diverses de la société. Vous trouverez dans ce drame les idées des partisans de la réaction à outrance, qui veulent à tout prix arrêter les progrès des innovations ; les idées du radicalisme incarnées dans Céthégus, qui se réjouit des désastres nationaux, pourvu qu'ils profitent à sa cause ; les idées du modéré Libéralis, qui mécontente toutes les factions en repoussant les excès de chacune ; les idées enfantines du peuple, onde mobile sous toutes les brises ; les idées étroites des bourgeois, qui confondent leur bien-être avec la morale publique ; les idées enthousiastes d'une Sibylle dévouée à Antistius ; enfin les idées du réformateur lui-même. Il y a là de quoi fournir des épigraphes à cinquante traités de politique civile et religieuse, un foisonnement de paradoxes, de rêveries, d'observations fines, d'utopies. Enfin c'est le feu d'artifice d'opinions que M. Renan, aime à se tirer à lui-même, pour le plaisir de penser d'une façon plus riche et plus complète, — virtuose prestigieux de sa propre intelligence qui s'enivre d'idées comme les musiciens se grisent de sons, et les peintres de couleurs !

Je l'avoue cependant, ce ne sont pas ces idées qui m'ont fait trouver un intérêt parfois poignant à la lecture de ce drame. Elles sont toutes ingénieuses et souvent bien justes. Aucune n'est absolument neuve. Quand le chef des patriciens nous dit que « le monde vit de crimes heureux », nous traduisons cela par le vieux proverbe : « Qui veut la fin, veut les moyens. » Quand le prêtre s'écrie : « Les dieux sont une injure à Dieu. Dieu sera un jour une injure au divin », nous nous rappelons avoir lu d'éloquentes pages sur ce texte, d'ailleurs si paradoxal, dans les livres de M. Renan lui-même. Non, ce qu'il y a d'attachant et de tragique dans ce drame, c'est la crise de conscience traversée par le prêtre novateur, crise profondément humaine et que M. Renan doit avoir subie, qu'il subit encore. Un problème se pose devant cet Antistius, qui se pose devant l'auteur de la *Vie de Jésus*, devant tous ceux qui font métier de penser et d'écrire. Ce problème, le voici : quand un homme croit, par la force de son raisonnement et en toute bonne foi, avoir découvert des vérités contraires aux hypothèses sur lesquelles vit la majorité de ses semblables, a-t-il le devoir, a-t-il même le droit d'annoncer ces vérités, au risque de détruire la portion de moralité inhérente aux erreurs admises ? On faisait de la vertu avec ces erreurs. La vérité

que vous apportez sera-t-elle assez efficace pour produire cette même vertu? Vous ne le savez pas. Avez-vous le droit de parler?... — à cette question, le dix-huitième siècle répondait par l'affirmative. Notre siècle a déjà vu trop souvent les plus nobles doctrines servir d'occasion au déchainement des pires appétits pour que nous soyons aussi convaincus de la bienfaisance immédiate de la raison — ou, pour dire le mot juste, de ce qui nous semble tel. J'imagine que M. Renan, pareil à son Antistius, s'interroge sur ce point quelquefois avec plus d'angoisse que n'en laisse deviner son indulgent sourire. Il a été de ceux dont l'œuvre a servi de bélier pour ébranler les vieilles croyances. En peignant le Christ tel qu'il le voyait, il a contribué à détacher de l'Église beaucoup de personnes qui n'ont compris de ses livres que leurs négations. En s'abandonnant aux rêveries complaisantes de son imagination philosophique, il a propagé la plus récente des maladies sociales : ce dilettantisme qui mélange si étroitement l'impuissance de la volonté aux plus rares supériorités de la pensée. Certes il n'a pas voulu directement ces conséquences de son œuvre. Il ne saurait les nier cependant. Comment ne se demanderait-il pas si les choses auxquelles il a touché ainsi ne valaient pas d'être respectées au prix d'un silence sur sa propre conviction? Est-ce lui-même, est-ce Antistius qui s'écrie dans son drame d'aujourd'hui : « Oui, une vérité n'est bonne que pour celui qui la trouve, ce qui est nourriture pour l'un' est poison pour l'autre. O lumière qui m'as conduit à t'aimer, sois maudite! Tu m'as trahi. Je voulais améliorer l'homme, je l'ai perverti. Joie de vivre, principe de noblesse et d'amour, tu deviens pour ces misérables un principe de bassesse... »?

## III

C'est là, dans cette agonie morale du prêtre révolutionnaire, qu'il faut chercher la signification profonde de la nouvelle œuvre de M. Renan. Lui-même l'a si bien compris que sa préface est, comme l'apologie d'un Antistius du monde moderne, coupable comme l'autre, d'avoir dit toute sa pensée : « Non, je n'ai pas été de ces esprits timides qui croient que la vérité a besoin de pénombre... » et encore : « Je n'ai jamais pu croire que, dans aucun ordre de

choses, il fut mauvais d'y voir trop clair. *Toute vérité est bonne à savoir...* » Il y a là une solution du douloureux problème, et l'Antistius du Collège de France la jette en réponse à ses propres scrupules : « Non, lumière, tu ne m'as point trahi. » En d'autres termes, M. Renan se range, dans le débat que j'ai essayé de résumer tout à l'heure, du côté des penseurs du dix-huitième siècle. On eût aimé qu'il ne se contentât point d'affirmer le droit et le devoir de dire toute la vérité, mais qu'il exprimât quelques-unes des raisons de ce droit et de ce devoir. Parmi ces raisons, il me semble que la plus forte est celle qui place dans la dignité de l'âme humaine le principe premier de la morale. Comment concilier cette dignité avec le mensonge? Nous ne pouvons pas concevoir qu'une conscience qui n'est pas sincère avec elle-même soit une véritable conscience. Or, ceux qui lancent dans le monde des idées dangereuses, mais auxquelles ils croient avec tout leur être, ceux-là offrent le modèle de cette sincérité de la conscience, et, par cela seul, ils se trouvent, en un sens, augmenter la somme du Bien épars dans l'univers. Le tort immédiat que leurs doctrines peuvent produire n'est-il pas réparé, et au delà, par ce bienfait de l'exemple contre lequel rien ne saurait prévaloir? Il est possible que les livres de M. Renan aient ébranlé la foi religieuse chez beaucoup de ses lecteurs, mais il peut mettre en regard l'influence qu'aura eue et que continuera d'avoir le noble amour de la vérité qui lui a fait briser sa carrière au lendemain de sa vingtième année, dans le seul but de mettre en accord sa vie et ses sentiments. C'est pour cela et pour avoir continué de considérer cet accord comme obligatoire qu'il peut se rendre cette justice d'avoir « défendu plutôt qu'amoindri la part de l'Idéal ».

Ce drame du *Prêtre de Nemi*, ainsi commenté par les pages qui le précèdent, apparaît donc comme un acte de foi « dans le triomphe définitif du progrès religieux et moral, nonobstant les victoires répétées de la sottise et du mal. » Il est probable cependant que beaucoup de lecteurs y verront, comme dans les derniers livres de l'auteur, une œuvre de doute, et, pour tout dire, la manifestation d'un nihilisme d'autant plus dangereux qu'il est plus doux, plus enveloppé, j'allais écrire plus caressant. Cela tient à ce que, poussé par son goût passionné des idées, M. Renan ne semble plus se rendre assez compte que, si toute *vérité* est bonne à dire, il n'en est pas de même de toute *opinion*. C'est pour avoir confondu ces deux mots et les états d'esprit qu'ils représentent que les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle

ont été si coupables. Ils n'ont pas propagé des vérités, mais des opinions, et ils n'en avaient pas le droit. L'auteur du *Prêtre de Nemi* reconnaît, dans sa préface, « cette différence fondamentale entre croire et savoir, entre opinion et certitude. » Mais une fois la plume à la main, on dirait que l'écrivain ne tient plus compte de cette différence. Comme un joueur de flûte qui s'enchanterait de son propre concert, il se joue une mélodie intellectuelle et ne prend pas garde que, si le spectacle d'une âme anxieuse du vrai est le plus moralisateur qui soit, le plus dangereux est celui d'une intelligence abandonnée à l'épicurisme d'une pensée indifférente à toute conclusion. Peut-être en s'enivrant lui-même de ses admirables facultés, M. Renan n'a-t-il pas échappé toujours à ce danger. Aussi ceux qui aiment en lui, non pas un épicurien de l'Idéal, mais un amant passionné de cet Idéal, sont-ils heureux de retrouver, dans les parties sombres de ce *Prêtre de Nemi*, la preuve qu'il est demeuré notre maître d'autrefois, alors qu'il opposait à l'optimisme vulgaire de Béranger le désespoir lucrétien et qu'il voulait voir dans ce désespoir une piété, alors qu'il célébrait si respectueusement les vertus de ses maîtres de Saint-Sulpice, alors enfin qu'il remerciait ses aïeux avec une si touchante émotion de lui avoir, par une existence pure, conservé « la vigueur de l'âme, en un pays éteint, en un siècle sans espérance ».

1885.

## APPENDICE C

## LA CORRESPONDANCE DE MM. RENAN ET BERTHELOT.

Voici un document de première main sur un des hommes de ce temps-ci dont la personnalité demeure le plus énigmatique, au point que l'on est tenté d'écrire de lui, de cet insaisissable Renan, avec une de ces traductions modernisées, comme il les aimait, la phrase de Tite-Live sur Persée : « *Nulli fortunæ adharebat animus, per omnia genera vite errans, uti nec sibi nec aliis, quinam homo esset, satis constaret...* Aucune forme fixe ne retenait cette âme, dont toutes les nuances de la vie tentaient le vagabondage. Qui fût-il ? Ni lui ni les autres ne l'ont jamais bien su. » Oui. Qui fût-il ? Ces lettres à M. Berthelot vont nous aider à le mieux comprendre. Dès aujourd'hui elles ont pris leur place dans la bibliothèque de ceux qu'intéressent les problèmes de la vie morale à notre époque, sur le rayon où s'alignent *l'Histoire des Origines du Christianisme*, les *Dialogues philosophiques*, les *Études d'histoire religieuse*, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, tous ces volumes à travers lesquels s'est manifesté, durant quarante ans d'un labeur ininterrompu, cette intelligence à tant de faces. Elles resteront le témoignage le plus authentique et le plus définitif sur le développement de cette intelligence et de cette œuvre. Allant de 1847, date où Renan venait de quitter le séminaire, jusqu'aux derniers mois de l'été 1892 qui précédèrent sa mort, elles marquent la ligne générale de sa pensée avec l'exactitude du sphygmographe à enregistrer les pulsations du pouls. Quand on a suivi le détail de ce tracé psychologique, l'image que l'on se faisait de Renan se trouve, me semble-t-il, un peu rectifiée. On s'aperçoit que quelques-uns des jugements portés sur l'écrivain par la critique et l'opinion n'étaient pas entièrement exacts. Je voudrais prendre l'occasion de

ces lettres pour hasarder quelques retouches à l'étude psychologique que le lecteur de ces *Essais* vient de parcourir.

## I

Tout d'abord l'impression d'ensemble que dégage cette correspondance est celle d'une unité, j'allais dire d'une simplicité d'âme tout à fait remarquable et en même temps d'une énergie, d'une vigueur de nature qui contrastent singulièrement avec notre vision du Renan nuancé, ondoyant et divers, lequel a servi de patron et de parrain à cette théorie de débilité, d'incertitude complaisante et volontaire, baptisée de son nom, le *Renanisme*. Nuancé, certes il le demeure dans bien des pages de ces lettres, celles par exemple où il analyse avec une perspicacité si complaisante le génie dangereux de la race syrienne. Ondoyant et divers, — dilettante, pour reprendre la formule qui lui était chère, — il le reste par la souplesse d'une infatigable curiosité qui s'est promenée de Bretagne en Italie et d'Angleterre en Orient avec le même intérêt passionné. Mais cette finesse d'analyse et ce goût de l'excitation cérébrale ne s'accompagnent ici d'aucune langueur. Ces dispositions apparaissent dans cette correspondance non plus comme un efféminement, mais au contraire comme le résultat d'une méthode intellectuelle, adoptée et pratiquée avec la virilité la plus courageuse. Une mâle robustesse d'esprit se respire dans ces lettres, auxquelles on serait tenté de reprocher plutôt trop de fermeté, une rigueur dans les partis pris qui ne connaît pas assez la détente, et, pour tout dire, presque des moments d'inhumanité, par excès de force. Cette allure décidée de la pensée de Renan, — si complètement inattendue pour nous autres, ses disciples de la dernière heure, — ressort plus nettement encore du contraste avec le fond de mélancolie défiant et un peu morbide que trahissent souvent les lettres de M. Berthelot qui lui répondent. Dans ce dialogue entre ces deux intelligences supérieures, on s'attendrait, n'est-ce pas, que, du grand chimiste et du grand écrivain, le plus sensible, le plus tourmenté d'inquiétude, le plus susceptible dans l'ordre du cœur fût le second. L'on découvre, au contraire, que dans cette intimité de presque un demi-siècle, si l'un des deux amis connaît les défaillances d'une sensibilité trop vive, les froissements de l'imagination trop délicate, les souffrances de l'affection qui se croit

méconnue, ce fut le savant, tandis que l'autre, emporté par ses idées, insatiable de savoir et de comprendre, infatigable dans le travail, n'a même pas soupçonné la part de dureté que comporta quelquefois vis-à-vis de son ami cet irrésistible et unique effort vers une plus complète culture.

Il est délicat d'insister sur ce point, pourtant essentiel. On risque aisément d'être injuste quand on essaye d'établir le départ de chacun dans une liaison d'un ordre aussi rare et entre des natures aussi hautes que celles d'un Renan et d'un Berthelot. Une noble amitié est un chef-d'œuvre à deux, où l'on ne saurait discerner ce qui revient à l'un et à l'autre des collaborateurs. Mais, dans une correspondance si prolongée, il est impossible que certains traits plus individuels des deux amis ne se dessinent pas avec plus d'évidence, et il faut reconnaître que le trait dominant des lettres de l'auteur de la *Vie de Jésus* n'est pas la tendresse. Ce trait dominant, je le disais tout à l'heure, c'est la force, et une force souvent poussée jusqu'à la méconnaissance des exigences sentimentales des êtres qui l'entourent. On se rappelle que dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* il a lui-même défini d'une comparaison spirituelle sa manière de comprendre sa liaison avec M. Berthelot : « Quand je cherche à me représenter l'unique paire d'amis que nous avons été, je me figure deux prêtres en surplis se donnant le bras », et il ajoute : « Non seulement nous n'avons jamais eu l'un avec l'autre la moindre familiarité, mais nous rougirions presque de nous demander un avis, même un conseil... » Visiblement, à en juger par cette série de lettres, c'est bien cette qualité d'amitié abstraite qu'il a donnée à son camarade d'idées, sans se douter, ou sans vouloir se douter, que cette froideur dans l'intimité ne suffisait pas aux besoins du cœur de son correspondant, moins fermement trempé peut-être, moins purement intellectuel, mais aussi plus affectueux, et, je reviens sur le mot, plus humain. Une souffrance passe à maintes reprises dans les lettres de cet ami chez lequel Renan ne voyait qu'une intelligence avec qui penser tout haut, et cette souffrance parfois va jusqu'à la plainte. On y rencontre des phrases telles que celle-ci : « Vous n'avez jamais senti ce que c'est que la réciprocité dans nos amitiés, et combien il y a dans ce mot de jalousie délicate. Pendant votre absence, et depuis votre départ, j'ai pensé à vous bien plus souvent que vous n'avez certainement pensé à votre ami... » Nous voici loin, n'est-il pas vrai, de la sérénité un peu indifférente du « prêtre en surplis » ? Et

cette impression d'un sentiment non payé de retour, l'ami mécontent n'était pas seul à l'éprouver dans l'entourage de l'écrivain. Quelques lettres d'Henriette Renan mêlées aux autres attestent que cette âme de sœur dévouée a souffert aussi de cette même déception et s'est parfois révoltée contre une nature trop inaccessible à la commune infirmité : « La peine que vous exprimez », écrivait-elle de Syrie à M. Berthelot, « je l'ai souvent, oh ! bien souvent ressentie, moi aussi. J'ai dit fréquemment : les ambitions d'Ernest le préoccupent plus que ses affections, et ses nouvelles affections plus que les anciennes... » Et une autre fois : « En voyant dans vos lettres les traces de vos souffrances, je ne puis m'empêcher de songer, que vous et moi, monsieur, nous cherchons dans mon frère quelqu'un qui n'est plus... Ce que nous voulons saisir en lui n'est plus qu'un fantôme et un souvenir... » Puis, comme effrayée de ce qu'elle vient d'oser sentir, la charmante créature ajoute : « Pourtant je suis assurée qu'il m'aime, et, en présence du chagrin que vos regrets lui font ressentir, il m'est impossible de ne pas croire à l'étendue, à la profondeur de l'amitié qu'il vous porte... »

La vérité est que l'ami et la sœur paraissent avoir, à des degrés divers, été des créatures sensibles jusqu'à la douleur et touchées de maladie. Ils étaient en proie à cette inquiétude du cœur, grâce et faiblesse des personnalités féminines et de celles qui leur ressemblent. Il y a dans *L'Eau de Jouvence* une scène bien significative, où Léolin évoque le fantôme de sa sœur morte et lui parle avec le plus poignant repentir de tendresse, celui qui nous étouffe devant le tombeau de ceux que nous n'avons pas assez aimés en action quand ils vivaient, alors que nous les aimions tant parfois dans notre cœur. Cette page prouve que Renan, au moins pour ce qui regarde Henriette, a bien aperçu les ombrageuses délicatesses de cette sensibilité exigeante et endolorie. Mais s'il en a souffert, ç'a été par contre-coup, et il a toujours considéré comme morbides ces extrêmes émotivités. Il paraît, tel du moins que ses lettres nous le montrent, avoir été un de ces hommes équilibrés qui ne se complaisent pas à se regarder sentir. Il y avait en lui une santé intérieure qui n'était pas tant de la sécheresse que de l'énergie. Si étrange que devienne un tel terme appliqué à un philosophe qui se trouvait gêné, il nous l'a conté, pour prendre sa place dans un omnibus, le tempérament que révèlent ces lettres est en somme beaucoup plus voisin de l'homme d'action que du rêveur. De l'homme d'action il avait la robustesse

physique et morale. La vigueur physiologique était très grande dans ce corps, trapu et ramassé, qui condensa toute sa sève dans le cerveau, qu'aucun exercice n'entraîna jamais, et qui pourtant supportait les fatigues d'immenses voyages, dans des conditions détestables de climat, de nourriture et d'installation, comme il supporta d'immenses travaux, sans jamais défaillir. L'hérédité d'une race de marins avait fait Renan de nature si vigoureuse qu'il n'était pas seulement endurant, il était allègre et jovial dans le labeur, de cette gaieté qui décele la vitalité profonde. La trempe morale était aussi forte en lui que la trempe physique. Cette correspondance nous le montre, dans les circonstances les plus douloureuses et les plus difficiles, toujours capable d'agir, bien entendu de l'action spéciale qui était la sienne, mais c'est toujours agir que de prendre parti dans la vie pratique avec cette netteté tranchée, sans regards en arrière, que n'a jamais connue la faiblesse. Aucun homme n'a moins ressemblé à ce type du songeur incertain et malhabile à la décision que Shakespeare a incarné dans son *Hamlet*, Goethe dans son *Werther*, Benjamin Constant dans son *Adolphe*, Sainte-Beuve dans son *Amaury*, Musset dans son *Octave*. Cette vacillation intérieure qui fait sans cesse osciller l'âme entre les possibles lui était étrangère sous toutes ses formes. En présence d'une résolution capitale où se ranger, il ne paraît jamais avoir ni hésité, ni regretté. Le regret, n'est-ce pas l'hésitation rétrospective ? La justesse du coup d'œil suscitait en lui, comme chez toutes les natures très entières, une fermeté de vouloir qui ne s'est démentie ni quand il s'est agi de quitter le séminaire, ni dans les orages que souleva la publication de la *Vie de Jésus*, ni en 1871 au moment de la grande épreuve nationale, ni à la dernière heure, en face de la mort. Dans l'ordre des faits il sut toujours où il allait et pourquoi il y allait, pareil en cela au maître de Weimar, à cet autre génie si robuste que fut Goethe, par ce mélange de sens pratique et d'idéalisme qui leur firent à tous les deux exécuter l'œuvre de leur culture avec la plus intransigeante logique et l'exécuter dans les conditions les plus sages, les plus conformes aux réalités sociales parmi lesquelles ils se mouvaient.

Considérées sous cet angle, ces lettres à M. Berthelot sont extrêmement instructives. Elles s'ouvrent au moment où Renan avait vingt-cinq ans. A cet âge, et lorsqu'il est libre, il semble qu'un jeune homme de talent doive épuiser en imagination et par avance toutes

les possibilités de la vie. Balzac nous a laissé, dans un morceau d'autobiographie trop peu cité, le récit des visions où il se complaisait à cette époque de son existence. Écoutez-le : « Je ne voulais rentrer dans le monde qu'en y exerçant les droits régaliens de l'homme de génie... Je m'instituai grand homme. Dès mon enfance, je m'étais frappé le front, en me disant, comme André Chénier : il y a quelque chose là... J'ai été souvent général, empereur. J'ai été Byron, puis rien. Après avoir joué sur le faite des choses humaines, je m'apercevais que toutes les montagnes, toutes les difficultés restaient à gravir... » Voilà l'ardente et folle fièvre du génie adolescent, qui ne voit pas la société, mais qui la rêve, et qui en escompte toutes les richesses, en conquérant souverain. Rien de pareil dans le Renan que nous dévoile ce début de la correspondance. Ce n'est pas que l'intensité de la flamme cérébrale soit moindre chez lui, mais elle s'accompagne d'un instinct lucide qui lui fait comprendre les données raisonnables que la société offre, ou mieux, qu'elle impose à son ambition. Il passera des examens. Il rédigera des mémoires pour l'Institut. Il sera professeur, bibliothécaire, chargé de missions. On dirait qu'il a pris la mesure exacte de ses facultés, et la mesure non moins exacte du cadre matériel où il les développera. Il a dit dans ses *Souvenirs* : « Mon ignorance de toute chose pratique était complète à ma sortie du séminaire... » C'est la preuve que dans les natures destinées à durer il y a comme un sens inné du monde, analogue à celui de l'animal, qui, du premier coup, adapte son activité encore rudimentaire aux exigences de son milieu. Ce petit séminariste, ainsi jeté de son cloître dans ce monde qu'il ignorait, ne commit pas une faute de conduite, je veux dire par là qu'il agit précisément comme lui aurait conseillé d'agir un vieillard froid et désenchanté qui l'eût connu bien à fond. Le caractère instinctif de ce bon sens, de quoi dérivait-il, sinon de cette santé morale, de cette robustesse de tempérament dont je parlais ? Et voyez comme aux dates critiques de son âge mûr, cette même solidité de jugement se retrouve et cette même robustesse. Lisez ses lettres, écrites en 1863, à l'époque où le scandale de la *Vie de Jésus* faisait de lui le personnage le plus en vue de la littérature européenne. Combien de têtes eussent résisté à la griserie du succès, d'une part, et d'autre part à la tentation de la polémique retentissante ? Renan, lui, voit nettement qu'au lendemain de ce livre il se retrouvera un simple professeur d'hébreu. Il voit que son point d'appui solide est là, non point dans

la faveur toujours incertaine du vaste public, mais dans son double et indiscutable titre de] membre de l'Institut et de membre du Collège de France : « Mon parti est pris, » écrit-il, « dans cette hypothèse (celle de l'interdiction du cours), j'adresse avec publicité à M. Duruy, non pas comme professeur au Collège de France, mais comme citoyen français, la demande d'autorisation pour un cours libre, dans une salle louée par moi... Je vous garantis que je n'irai pas de main morte... » Et encore : « J'ai répondu que je ne me prêterais à rien qui ressemblât de près ou de loin à ma démission du Collège de France... » Et de nouveau : « Je vous jure bien sincèrement que j'aimerais mieux être professeur à dix élèves, faisant mes livres à loisir, et ayant un jour pour suprême perspective de devenir administrateur du Collège... » Il y a, dans cet attachement à l'antique maison, le sentiment très juste que la sécurité, pour l'homme de pensée, réside dans l'incorporation à quelque organisme collectif. Aussi le retrouvons-nous huit ans plus tard armé d'une résolution pareille pour défendre le Collège menacé par la Commune : « Le Collège de France et l'Institut, pièces essentiellement centrales, royales, françaises, sont plus compromises que toute autre dans cette tentative de dislocation de l'œuvre des Capétiens. Je crois néanmoins qu'ils survivront. Quant au Collège, s'il subissait une interruption, nous devrions maintenir le corps, enseigner comme à l'ordinaire, malgré la cessation du traitement, ainsi que cela se fit dans tout le seizième siècle, ou à peu près... » De nouveau, il a vu avec netteté le moyen pratique pour traverser une période plus que difficile, et il s'y est rangé avec décision. Netteté, décision, — il faut sans cesse revenir à ces mots pour caractériser l'attitude morale que cette correspondance fait saillir, et ces mots encore définissent le mieux sa ferme tenue devant la mort approchante : « J'envisage absolument comme vous mon état physiologique général », écrit-il au cours de son dernier été. « Le médecin de Lannion, homme fort sérieux, connaît des cas analogues au mien durant dix-huit mois. La lutte sera par après. Arrive que pourra. J'utiliserai les retailles de la vie, si j'en ai. Je travaille en ce moment à corriger les épreuves de mon quatrième et de mon cinquième volume d'*Israël* : *in utrumque paratus...* »

## II

Un problème se pose, quand on vient de lire des phrases pareilles : comment et pourquoi l'homme capable, et de les écrire et de les sentir, s'est-il dessiné devant l'opinion avec cette physionomie d'épouvé intellectuel, que j'ai essayé de fixer, après tant d'autres? Pourquoi nous est-il apparu comme un voluptueux amusé au jeu inefficace de sa pensée, indifférent au bien et au mal, et incapable d'affirmation? Comment et pourquoi son œuvre est-elle empreinte de ce charme de dilettantisme, délicieux à respirer, mais si contraire, semble-t-il, à cette fermeté de résolution sérieuse qui ennoblit ses lettres intimes? Comment et pourquoi cette virilité d'esprit a-t-elle abouti à cette attitude d'ironie transcendante dont la suprême expression se rencontre dans les drames philosophiques des dernières années, notamment dans ce *Prêtre ae Némi* dont on a pu trouver ci-dessus l'analyse? Cette même correspondance, qui dégage si nettement le vigoureux relief du caractère intime de Renan donne aussi l'explication de cette antithèse, qui n'en est une qu'en apparence. Ces lettres, en effet, révèlent la prédominance en lui, à côté de cette énergie du tempérament, d'un tour d'esprit très particulier, que la critique n'avait pas su dégager assez. Je l'appellerai, faute d'un meilleur terme, le tour d'esprit cosmique. Si l'on veut y regarder de plus près, c'est là, dans cette disposition d'intelligence développée jusqu'à l'anomalie, que l'on aura la clef du mystère vivant qu'était cet homme, à la fois si entier à de certaines heures, et si abandonné, si inconsistant à d'autres, si convaincu et si sceptique, si grave et si frivole, qui a commencé par écrire *L'Avenir de la Science* et qui a fini par composer *L'Abbesse de Jouarre*, — la plus contradictoire des intelligences, semblait-il, et l'on va voir qu'il en fut réellement une des plus conséquentes.

« *Cosmique*, dit le dictionnaire, qui appartient à l'ensemble de l'univers. » Cette simple définition grammaticale marque avec une extrême netteté ce qu'il faut entendre par la formule un peu inusitée que je viens d'appliquer à Renan. L'esprit cosmique consiste proprement à considérer toutes les choses, y compris la vie humaine et notre

propre personne, non plus en elles-mêmes, mais du point de vue de l'univers dont elles font partie. C'est là une disposition absolument contraire à la disposition psychologique, laquelle consiste à faire abstraction de l'univers pour n'y plus considérer qu'un être, qu'une personne, qu'une vie humaine et son drame particulier. L'une et l'autre disposition est innée chez l'homme. Il n'est aucun de nous qui ne se rappelle s'y être adonné tour à tour avec la même spontanéité. Qui a pu voir mourir quelqu'un qu'il aimait et ne pas concentrer les forces entières de sa pensée sur cet être qui va nous échapper à jamais, sur ce petit monde dans le monde que l'immensité de l'univers ne saurait remplacer pour nous? Qui a pu, durant une belle nuit étoilée, se promener seul dans la campagne et ne pas sentir, devant la magnificence du vaste ciel, s'amincir, s'atténuer, s'évanouir sa personnalité? A l'idée de ces astres innombrables qui peuplent les abîmes de l'espace, nous éprouvons combien est chétive, combien insignifiante notre destinée, le peu que pèsent nos joies et nos douleurs. Que sommes-nous? Un point invisible sur ce globe terrestre, invisible point lui-même dans cet infini qui nous anéantit par sa seule existence, tout ensemble évidente et incompréhensible. Voilà l'état d'esprit cosmique dans sa forme rudimentaire. Cet état mental est celui où se placent naturellement les savants, tels que les géologues, les paléontologistes, les anthropologistes, qui ont pris pour objet les grandes lois générales d'après lesquelles la planète s'est organisée et a donné naissance à la vie. L'autre état d'esprit, le psychologique, est celui où se placent d'ordinaire les historiens, les romanciers, les moralistes, ceux qui ont pris pour objet de leur étude le domaine des actions humaines, les sentiments, les pensées, les volontés. Ce sont les deux visions qui doivent sans cesse se corriger et se compléter l'une par l'autre. Pascal les a l'une et l'autre traduites, et la nécessité de leur balancement, dans le raccourci de sa forte éloquence, au cours du morceau célèbre : « Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant... »

L'originalité singulière de Renan me paraît résider en ceci qu'il a traité l'histoire des phénomènes moraux, à laquelle sa sensibilité l'inclinait, avec cette préoccupation presque exclusivement cosmique. Il se rendait compte lui-même que c'était là l'invincible et naturelle pente de son esprit. Dès 1863, et dans une lettre à M. Berthelot

encore, mais publique, il disait : « Ici, au bord de la mer, revenant à mes plus anciennes idées, je me suis pris à regretter d'avoir préféré les sciences historiques à celles de la nature, surtout à la physiologie comparée. Autrefois, au séminaire d'Issy, ces études me passionnaient au plus haut degré. A Saint-Sulpice, j'en fus détourné par la philologie et l'histoire... » Et il ajoute : « Que sont les trois ou quatre mille ans d'histoire que nous pouvons connaître dans l'infini de durée qui nous a précédés?... » Ce n'était pas chez lui une boutade de hasard. C'était la marche même et comme le pas de sa pensée. D'un bout à l'autre de cette correspondance, on le voit procéder ainsi, à la manière d'un naturaliste, pour qui les cas individuels ne sont qu'une occasion de mieux définir une espèce, et cette espèce même une occasion d'apercevoir plus nettement quelque attribut de la planète. Je ne crois pas que l'on relèverait, au cours de ces cinq cent quarante-deux pages, un détail vraiment personnel, un portrait, un mot, un petit fait d'ordre pittoresque et qui donne la sensation d'un individu rencontré et regardé. À peine quelques lignes sur Pie IX et le prince Napoléon attestent-elles que ces deux saisissantes figures ont quelques instants fait saillie dans le champ de vision de cet observateur, pourtant très attentif, mais non pas à tel ou tel accident humain. En revanche, les vues générales abondent, toutes ingénieuses, le plus souvent justes, et elles traduisent un constant effort pour dégager quelque loi naturelle des phénomènes moraux. Je citerai comme un exemple bien significatif de cette faculté le groupe des lettres écrites à la fin de l'année 1849 et au commencement de l'année 1850. Elles se rapportent au premier voyage de Renan en Italie. Pas de portraits. Pas de scènes de mœurs. Pas d'anecdotes. Mais quel coup d'œil sur les conditions générales de la vie italienne, telles qu'elles résultent de la configuration, du climat, de l'histoire, de ces vastes causes primordiales et impersonnelles dont l'action se continue avec ou contre l'action des hommes ! Renan a vu, dès ce rapide voyage, la loi de déséquilibre qui fait que l'Italie du Nord, celle du Centre et celle du Sud, ont été, sont et seront toujours trois Italies, plus ou moins bien soudées, mais d'une soudure instable et factice. C'est le problème qui s'impose encore aujourd'hui à la monarchie de Savoie. Il a vu, dès cette date, la forme que prendrait nécessairement l'unité de la péninsule, et qu'elle se moulerait sur ce type italo-français que le Toscan Napoléon avait conçu et réellement exécuté à sa propre

image. Il a vu et compris, malgré ses préjugés contre le catholicisme ultramontain, les raisons profondes qui font de Rome un unique asile de prière et de piété. Sur la Lombardie, sur la Napolitaine, sur l'Ombrie, sur le Piémont, chacune de ses remarques est étonnante d'exactitude. Toutes ont pour but de caractériser le mouvement d'ensemble de ces pays. C'est, appliquée à des choses morales, la méthode d'un géographe qui détermine d'après des compositions et des plis de terrain une carte de distribution des eaux. Par contraste, et pour achever de saisir en quoi le tour d'esprit cosmique se distingue du tour d'esprit psychologique, il faudrait, après ces notes de voyage de Renan, relire celles de Taine prises, au jour la journée, dans ses voyages en France. Pour celui-ci, tout l'intérêt réside dans le petit fait individuel et local. Ce qui le préoccupe d'abord, c'est la physiologie des personnes. C'est le trait de mœurs singulier et pittoresque. Au fond, ce qui l'intéresse vraiment dans l'histoire, c'est le « moi » humain. Au rebours, ce qui intéresse Renan dans le « moi » humain, c'est l'histoire, c'est l'univers, ce sont les grandes lois mondiales dont chacun de nous est une toute petite et passagère manifestation.

Je viens de citer le nom de Taine. Il est curieux de constater que le développement psychologique de cet écrivain l'a justement conduit à occuper sur des points essentiels une position contraire à celle que le développement de l'esprit cosmique a fait occuper à Renan. Est-il besoin de rappeler les *Origines de la France contemporaine*, et comme ce mémorable livre, ce bréviaire politique de tous les bons Français, est animé d'un profond, d'un tragique souci des questions morales, comme la vitale bienfaisance du christianisme y est comprise et sentie, l'erreur révolutionnaire démontrée, poursuivie, traquée, l'inquiétude civique exaltée jusqu'à l'angoisse ? Voilà où la méthode psychologique avait conduit l'indifférent des *Philosophes français*, l'épicurien du *Voyage aux Pyrénées* qui, à vingt-cinq ans, traçait avec tant de complaisance le portrait idéal du parfait dilettante et concluait : « Au reste, il se trouve bien de son régime et prétend que les goûts comme le sien croissent avec l'âge, qu'en somme le sens le plus sensible, le plus capable de plaisirs nouveaux et divers, c'est le cerveau... » C'est que Taine fut amené par ses études philosophiques à se concentrer dans la psychologie, et le psychologue, qu'il le veuille ou non, par le seul fait d'appliquer au « moi » toute son attention, finit par attacher une extrême importance aux conditions de santé ou de maladie de cette plante pensante et sentante qu'est l'homme.

Par suite, il aboutit presque nécessairement à la morale et à la religion, eût-il, comme Taine, commencé par le naturalisme le plus intransigeant. La psychologie dérive dans l'éthique, comme la physiologie dans la thérapeutique, par une pente, ou, si l'on veut, par une infiltration à peu près inévitable. L'esprit cosmique, par une nécessité inverse, conduit aisément celui qu'il domine, fût-il parti comme Renan du problème moral et religieux, à cet état d'indifférence supérieure devant les choses humaines pour qui les anciens avaient créé le mot d'*ataraxie* et qui confine de très près au fatalisme. Et d'abord la constante habitude de les regarder, ces choses humaines, du point de vue de l'univers, a pour conséquence de leur enlever, à la fin, leur caractère tragique et irréparable. Le contemplateur s'aperçoit qu'à une certaine distance les volontés les plus fortes et les plus faibles se confondent, que les unes et les autres se trouvent avoir en définitive collaboré pour une œuvre extérieure à elles, dont, la plupart du temps, elles ne se doutaient même pas. Chaque génération apparaît tôt ou tard au philosophe de cette école un peu comme une fournée de voyageurs entassés dans un train de chemin de fer. Parmi ces voyageurs, les uns dorment, les autres causent, d'autres jouent aux cartes, d'autres lisent. Cependant le train roule, et, à quelque emploi qu'ils aient dépensé les heures du trajet, paresseux ou actifs, tristes ou gais, ces voyageurs arriveront également. C'était là toute l'affaire. On est bien tenté, quand on raisonne ainsi, de dire aux prisonniers du train en marche « Passez donc le temps comme vous voudrez. » Voilà l'indulgence du sage, qui ne peut s'empêcher de sourire devant l'inutile agitation des hommes. Et, pour continuer la comparaison, si les passagers du train s'imaginaient de vouloir, par leurs efforts dans le compartiment où ils sont enfermés, hâter la marche de la locomotive qui les emporte, cette indulgence du sourire du sage ne se teinterait-elle pas aussitôt de moquerie? Voilà l'ironie de *L'Eau de Jouvence*, de *Caliban*, du *Prêtre de Nemi*. Enfin, si, forcé lui-même de passer le temps jusqu'à ce que le train arrive, le sage désabusé se livrait à quelques-unes de ces occupations auxquelles les voyageurs attachent une déraisonnable importance, ferait-il autre chose que s'y prêter, avec une idée de derrière la tête, et comme le César mourant qui, après avoir dit : « *laboremus*, travaillons », si courageusement, ajoutait, en se retournant contre le mur : « d'ailleurs cela ne sert à rien, *ceterum nil expedit*. »

Ce ne sont pas les pages d'un bref appendice, c'est tout un livre qu'il faudrait pour préciser et suivre la marche d'une intelligence comme celle de Renan vers ce demi-nihilisme dont ses dernières œuvres portent la trace. Ces curieuses lettres à M. Berthelot ne nous racontent pas ces étapes, mais, en nous initiant à la méthode habituelle de cette pensée, elles nous font mieux comprendre comment l'excès d'une faculté, par elle-même excellente, a peu à peu conduit l'infatigable travailleur à cette déconcertante raillerie et au point d'interrogation de cet « à quoi bon » final. Quoiqu'il y ait quelque puérilité et aussi quelque impertinence à reconstituer arbitrairement l'emploi d'un talent de cette force, un doute vous saisit, après lu ces lettres et en présence du tour d'esprit qu'elles révèlent. On se demande si Renan n'avait pas raison dans son regret de 1863, et s'il n'aurait pas réalisé une œuvre plus durable en exploitant un autre domaine que celui de l'histoire religieuse. La forme d'esprit cosmique est-elle la meilleure pour étudier d'une manière complète des phénomènes qui sont, avant tout, des crises de conscience individuelles et qui, par conséquent, relèvent surtout de la psychologie? Il est bien difficile de répondre à cette question, car cette âme très complexe de Renan vivait sur un fond de sensibilité bretonne qui ne lui permettait guère de se complaire à d'autres objets. On imagine pourtant que s'il eût traversé l'École normale au lieu de traverser le séminaire, ses travaux eussent pris une direction un peu autre, et l'on rêve, écrite par lui, une histoire de la civilisation grecque ou italienne, par exemple, qui eût satisfait ses tendances natives d'Idéaliste et qui n'eût pas prêté aux mêmes réserves, ni subi les mêmes déchets que ses études sur les origines du christianisme. N'importe. Quelles que soient ces réserves et que les croyants les formulent au nom de leur foi blessée, quels que soient ces déchets et que les moralistes condamnent l'influence de certaines pages, les psychologues certaines analyses insuffisantes, cette œuvre de Renan demeure respectable, il faut toujours en revenir là, parce qu'elle fut profondément, absolument sincère. Il a pu se tromper souvent, mais toujours sans aucune arrière-pensée d'aucun genre. Ses lettres à M. Berthelot, écrites sans aucune idée de publication, resteront un témoignage de cette sincérité contre quoi rien ne prévaudra, en même temps qu'elles constitueront pour l'avenir, comme je le disais en commençant, un des plus curieux documents de vie intellectuelle qui nous aient été donnés depuis des années.